

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 4. — AVRIL 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 4.

Jésus et l'ère de la science. — J. Strada.....	193
Un médium princier au XVIII ^e siècle. — G. Béra.....	202
Revue bibliographique de l'étranger. — G. Béra.....	204
Une frontière contestée. — Moulin.....	209
Vie ésotérique de Jésus de Nazareth. — E. Bosc.....	214
Psychographie.....	220
Les dessins médianiques de M. Desmoulins. — M. Leymarie ..	227
Esotérisme et Spiritualisme. — J. Brieu	228
Médium précocé.....	230
Une apparition.....	230
Identité des esprits. — J. de Kronhelm.....	231
Prédictions de Roger Bacon. — J. de Kronhelm	232
Apparition d'un prêtre qui veut se libérer.....	233
La guerre. — E. Bosc.....	234
Phénomènes médianiques à Litchenez. — J. Arié	237
Les plans de l'espace.....	238
Réformez-vous. — Groupe de Mme Perriquet.....	240
La famille Hernadec (suite). — E. Grimard.....	241
Avis aux sceptiques. — G. Béra.....	248
Bibliographie. — P.-G. Leymarie.....	249
Jésus-Christ, ses apôtres et ses disciples. — A. H.....	250
Nécrologie. W. H. Miers, Alexandre Delanne, général Henrion-Berthier, Charles Fritz, Jean Bouvéry.....	252

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 4.

1^{er} AVRIL 1901.

Nous rappelons aux lecteurs de la *Revue Spirite* que les articles de ses différents collaborateurs sont publiés sous leur seule responsabilité.

JESUS ET L'ÈRE DE LA SCIENCE (1)

M. J. Strada nous donne après cent autres, la véritable histoire de Jésus et sa lecture nous offre le plus vif intérêt, réveille l'esprit d'observation. La vérité qu'il nous présente, demande qu'on écarte toute émotion, aussi tout système ou théories préconçues, pour envisager froidement « un critère absolument impersonnel, qui seul peut donner les lois réellement vraies, puisqu'elles sont scientifiques ».

Les faits et les lois sont les sciences faites, divines parceque la vérité.

Selon J. Strada, pour agir méthodiquement, il faut noter avec attention tous les *faits* que les évangélistes affirment. « Les grouper entre eux d'une façon absolument probante et certaine ; les suivre jusqu'à la conclusion qu'ils nécessitent, et, (qu'on l'entende bien) *quelle qu'elle puisse être*. » On arrivera ainsi à la vérité d'une science faite, au vrai critérium impersonnel, à l'histoire véritable de Jésus. Il faut lire attentivement et sans parti pris J. Strada. Il y a là un homme véritable.

(1) In-8 de 324 pages, 5 francs.

L'auteur s'occupe beaucoup de la naissance de Jésus. Joseph se trouva profondément indigné de la grossesse de Marie, mais l'ange Gabriel lui affirmant que c'était l'œuvre du Saint-Esprit il l'épousa. « La science, dit Strada, nous interdit formellement de croire à la fécondation du sexe féminin sans l'approche du sexe masculin » Gabriel qui avait annoncé la naissance de Jésus, prédit à Marie ce qui ne se réalisa pas, en lui disant : « Ton fils, que tu nommeras Jésus, aura le trône de David, il règnera sur la maison de Jacob. »

Or, Jésus n'a eu pour trône que sa croix ; il n'a pas régné et ne règne pas encore sur les Juifs.

Joseph ne veut pas connaître sa femme avant la naissance de celui dont elle est enceinte, de là son voyage de trois mois chez sa parente Elisabeth ; puis elle y revient au moment de ses couches et Elisabeth fait accepter la situation à Joseph.

Jésus a grandi et ne cherche le baptême de Jean que postérieurement à son échec de Nazareth, où, devant ses frères et ses compatriotes, il s'affirmait fils de Dieu ; indignation générale. On voulut le jeter du haut des rochers de Nazareth, mais il échappa à ce supplice.

Jean le Baptiste (Saint-Jean) dit : « Je ne connaissais pas Jésus ; mais je suis venu baptiser pour qu'il soit manifesté ». Les fils d'Elisabeth ne connaissant pas leur cousin avec lequel ils ont vécu, et tous les peintres le font jouer avec lui ? « C'est la colombe, dit Jean, qui me fit connaître Jésus !!! »

« Sa mission reçue, Jésus esprit très net, très précis, détermine sa voie. Il est dans le désert. Sous le nom de tentation de Satan, les évangélistes lui font peser les chances de réussite d'un royaume temporel effectif, ou simplement d'un royaume spirituel ».

Les Romains tout-puissants avaient maintes fois refoulé toute velléité d'indépendance, leur répression était impitoyable ; Jésus sentant son impuissance, accepte l'esclavage de Judée, et il dit « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Il vise à un royaume spirituel ne pouvant aspirer à chasser Hérode, roi de Jérusalem. « C'est là, la signification réelle du Jésus tenté sur la montagne et sur le temple, par le diable qui transporte son Dieu, mot véritablement dérisoire ». Jésus aspirait au pouvoir clérical et papal, *laissant à César ce qui est à César*. Ce dominateur veut être pape absolu des juifs, fils de Dieu ; donner son corps et son sang à manger et à boire, exige qu'on s'aime en lui seul, il veut dompter les 12 tribus par les 12 apôtres ; on voulut le lapider en Galilée et à Nazareth pour de telles prétentions. Jésus mande à ses disciples de prêcher qu'ils ont vu le fils de Dieu et ses prodiges. Le Pérée croit. C'est le seul succès durable que semble avoir eu Jésus sur la terre et voulant en profiter, il accomplit le miracle de la résurrection de Lazare et entraîne les Péréens enthous-

siastes vers le temple dont il chasse les vendeurs, pour avoir un conflit entre les prêtres et le peuple, espérant ainsi remplacer ces prêtres, par son organisation théocratique et papale et par ses douze disciples, lieutenants dans chaque tribu.

Esprit absolu, Jésus veut seul faire son œuvre, avec 12 ignorants qui ne le discutaient pas, auxquels il avait appris à ne savoir que lui, à ne vivre, penser et parler que par lui. Vainqueur des marchands, il est vaincu par les prêtres. Abandonné par les siens, il est maudit par le peuple autant que par les pharisiens. Calme et courageux, il a eu une mort pleine de simplicité. Car on le laisse pour mort et l'était-il?

Telle était la mission de Jésus, d'après J. Strada, qui la commente avec précision.

Au chapitre III, l'auteur traite du miracle. Il condamne Jésus, quand à une chananéenne ou à une grecque qui lui dit : « Ma fille est possédée d'un esprit immonde »; il juge bon de répondre ainsi : « Je ne donne pas le pain de mes enfants aux chiens », vraiment il y a là peu de tendresse d'âme. Mais la femme l'appelle *Seigneur*, et la préoccupation du *Moi*, le fait consentir à guérir sa fille.

Jésus donna puissance à ses disciples sur les esprits immondes (et Marc, VI) dit : Jésus ne peut faire aucun miracle en ce pays. Il y avait incrédulité générale. Les disciples n'ayant pu chasser un démon possédant un enfant, Jésus dit : « qu'on me l'amène ». Il le chasse et le diable, dit Marc (IX-26) : sortit avec un grand cri. Qui poussa le cri, dit Strada? l'enfant sans doute.

Les disciples dirent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser le démon? » Jésus répond : « Cette espèce ne se chasse que par le jeûne et la prière ». Réponse évasive, car il avait instruit ses apôtres et ce devaient être de tristes exorcistes guérisseurs.

Aux juifs qui reprochent à Jésus de ne frayer qu'avec les gens de mauvaise vie, il répond : « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin de médecins. J'appelle les pêcheurs au repentir, non les justes » (Marc, chap. II). Or, les gens sans aveu sont prêts à toutes les révolutions, Jésus n'avait pas de prise sur le monde officiel de la Judée.

(Math. XVII) « Si vous aviez de la foi, gros comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là; et elle irait et rien ne vous serait impossible ». Ni Jésus, dit Strada, ni aucun homme de sa foi, ni d'autres n'ont opéré ce miracle. La science seule traverse les montagnes, les transplante, établit des observatoires célestes, ouvre les célestes secrets.

Marc (V) dit qu'une légion de démons habitait le cœur d'un homme; Jésus

les chasse et ils sont si nombreux qu'ils possèdent un troupeau entier de pourceaux qui se jettent à la mer et s'y noient.

Quel droit Jésus a-t-il sur ces pourceaux, y a-t-il là le sentiment de la bonté et de la justice ? Plutôt, dit Strada, la vaine gloriole de montrer sa puissance.

Je ne suis pas impie, ajoute Strada, je suis le vrai religieux, les fidéistes n'en ont que le semblant. « Le but visible, tangible, aussi noble qu'utile, indispensable même à la vie humaine, étant les lois des sciences faites, l'homme ne pourrait donc monter jamais à ce but de son existence.

L'expérience démontre qu'il y arrive puisqu'il y a sciences faites. Donc, il faut conclure que l'homme n'a pas d'intermédiaires entre lui et l'absolu, qu'il est directement rivé à l'absolu par le *médiateur scientifique*, lequel suffit amplement à expliquer la vie intellectuelle, morale et physique de l'homme. Par conséquent au-dessus de l'homme il n'y a que l'absolu, c'est-à-dire Dieu.

Strada s'attache à démontrer que Jésus est un violent, point doux, qui pratiquait pour sa mère une sécheresse de cœur profonde ; et son manque de respect lorsque Joseph et Marie vinrent le chercher au temple ? il avait pourtant dit aux pharisiens : Dieu veut qu'on honore son père et sa mère. Que celui qui maudira son père et sa mère soit puni de mort ». Jésus, le doux, crie : « j'apporte le feu, j'apporte la guerre entre le fils et le père, la fille et la mère, les frères et les sœurs, les enfants se soulèveront contre les pères, les mères et les feront mourir ». C'est le programme d'un penseur cruel qui a réalisé, avec la violence du dogme absolu et de l'enfer éternel, l'inquisition et les longues guerres, aussi la Saint-Barthélemy. Le Père Didon en rêvait une autre bien plus terrible, pense l'auteur, et nous sommes de son avis.

Voici quelques pages de Strada, elles méritent d'être méditées :

« IV. — Nous pouvons facilement relever de tout ce qui a été dit en ce volume la raison pourquoi les Fois sont impuissantes à conduire l'esprit, l'âme et les sociétés à leurs fins.

Les Fois n'ont pour instrument méthodique que le raisonnement logique, le syllogisme. De plus ce raisonnement est obligé de se baser sur les dogmes, sans en pouvoir sortir, cela sous peine d'anathème, de tortures terrestres, et d'enfers éternels célestes.

Les Fois sont donc *à priori* condamnées à une méthode fausse qui anéantit l'équilibre du savoir, non seulement en infériorisant, mais en détruisant les deux instruments méthodiques : *expérience* et *calcul*, seuls capables de connaître, le premier les faits matériels, le second les faits numériques. La

philosophie de l'expérience n'a commencé qu'à Rabelais. J'ai prouvé, ce qu'on n'avait pas fait, qu'il en était le premier philosophe (V. mon *Histoire et l'Épopée humaine, Rabelais.*)

Il suit de là : 1° que le monde n'est plus sous les Fois qu'un condamné à vivre de rêves ; 2° que les sciences physiques sont condamnées à mort ; 3° que la science totale ne se pourra jamais constituer ; 4° que l'équilibre du savoir humain et des organisations sociales est à jamais impossible.

La banqueroute des méthodes fidéistes est donc une vérité acquise.

En outre, cette banqueroute est frauduleuse, car elles ne vivent que de duplicités et de prétendus miracles pour faire croire à la vérité de leurs assertions dogmatiques.

Enfin, comme elles ne peuvent imposer un tel état de choses que par la duperie ou la violence, elles sont contraintes aux plus odieuses tyrannies.

En méthode tout doit être poussé à l'a posteriori, l'a priori n'est qu'une assertion à prouver.

Pour qu'il y ait à posteriori, il faut : 1° séparer chacun des ordres de faits, donc de sciences ; 2° adapter l'instrument propre à son ordre de faits ; 3° ne se reposer que lorsque le Fait apparaît avec la valeur indestructible et axiomatique. Ce qui veut dire que le fait axiome indestructible devient le vrai critère de certitude.

Les Fois manquent à cette nécessité primordiale de la méthode. Elles ne peuvent donc avoir aucune validité sérieuse pour l'esprit humain.

Constatez vous-mêmes, chers Fidéistes de France : le catholicisme est la plus dangereuse des Fois pour les peuples. Il a ruiné tous ceux qu'il a conduits : l'Italie, l'Espagne, l'Autriche. Les états protestants ou schismatiques sont aujourd'hui partout plus forts que les peuples catholiques. Pourquoi ? Parce qu'ils suivent moins logiquement les dogmes de Jésus, et laissent pénétrer en eux un peu plus de raison générale.

LA FRANCE N'A ÉCHAPPÉ A CETTE MORT CATHOLIQUE QUE PARCE QU'ELLE A ÉTÉ ET EST, AVANT TOUT, UN PEUPLE RATIONALISTE, CONTRAIREMENT AUX IDÉES ADMISES PAR NOS HISTORIENS. JE L'AI PROUVÉ PARTOUT DANS MON HISTOIRE DE FRANCE ET DANS L'ÉPOPÉE HUMAINE. Tremblez, ô chers catholiques mes parents, mes amis très chers, de pousser la patrie au tombeau. Le catholicisme est le jésuitisme et l'ultramontanisme aujourd'hui. En face des folies des Moi déchaînés dans l'athéisme (qui effraient trop), il fait des progrès bien plus effrayants et qui ouvriraient l'abîme sous nos pieds. Ne craignez rien, venez à la MÉTHODE IMPERSONNELLE, A SON DIEU L'ESPRIT PUR ; et tout se rangera, s'ordonnera dans les lois de la science faite. Si vous vous obstinez dans la nécessité de garder les vieux songes pour monter à Dieu, vous affirmez, sans y penser, que l'homme ne peut être entraîné vers Dieu

que par des billevesées, des rêves et de la peur. Quelle honte pour vous, quelle honte pour l'humanité !

V. — Pour vous qui sentez la faiblesse des sciences telles qu'elles fonctionnent, sans savoir pourtant à quoi elle est due, soyez prudents. Gardez-vous de l'attribuer à la science. *Toute science faite est l'infailibilité. Remontez avec moi à la cause de cette impuissance. Elle est dans les méthodes incomplètes qui scindent la totalité équilibrée du savoir.*

N'allez pas par découragement et pour fuir cette impuissance des sciences actuelles vous jeter dans les antiques rêves des Fois. Demandez comme moi à la science même le moyen de sortir des embarras qui l'entravent. Oui il faut le demander à plus de science, à la science vraiment encyclopédique, à la science vraiment féconde : LA MÉTHODE SEULE RÉGULATRICE, ORDONNATRICE DU SAVOIR TOTAL.

Que faites-vous en vous jetant en aveugles dans les Fois comme lieux de repos ? vous vous entourez des manteaux, des défroques passées, des nippes rongées des vers que l'humanité a usées jusqu'à la corde, et qui l'ont laissé mourir de froid. Vous vous croyez abrités sous ces guenilles. Le froid vous prendra, vous aussi, bientôt. Il ira jusqu'au cœur. Le dégoût de ces vieux chiffons vous laissera dans la nudité. Quel mal vous faites à vous-mêmes ! quel mal vous faites à la science ! quel mal vous faites à la morale !

Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous n'allez à ces églises sans portée d'esprit, que pour avoir un public payant vos journaux, que pour y gagner un petit regain de publicité et de position. Cela est si vil que je ne veux pas même m'y arrêter. Hélas, combien pourtant parmi les hommes sont capables de ces bassesses ! chers amis, dire : Je crois ou je nie, ne change rien à la réalité ; dire : Je vois des entités ici, là, ce n'est pas les faire exister.

VI. — Et maintenant pourquoi les méthodes rationalistes ne peuvent-elles satisfaire aux besoins de l'esprit humain et à la conduite des sociétés ?

C'est qu'elles commettent en sens inverse la même faute que les méthodes fidéistes ; c'est qu'elles n'établissent comme elles qu'un *a priori*. Vous jetez les hauts cris, expérimentateurs. Attendez, je vais le prouver.

En effet, si les Fois décrètent *a priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront du dogme et seront ordonnés par le dogme ; les méthodes rationalistes décrètent *a priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront de la raison humaine et aboutiront aux conclusions de la Raison *disputationibus eorum*, à l'anarchie des raisons. Vous le voyez sous vos yeux.

La Raison pour être dans la Vérité a besoin d'être fixée par quelque chose qui lui soit supérieur et impersonnel.

Ce quelque chose c'est L'INDESTRUCTIBILITÉ ABSOLUE DU FAIT AXIOME, DE LA LOI AXIOME.

Hors de là tout reste à *priori*. C'est pourquoi les méthodes fidéistes et les rationalistes ne sont que l'à *priori*. Nous allons le démontrer complètement.

Les méthodes rationalistes aboutissent aux rêves de la raison de chaque homme, au lieu d'aboutir au rêve de la raison d'un individu qui se dit révélateur et dont le songe devient dogme. Comme la raison de chacun ne peut dogmatiser et imposer son système, les âmes et les sociétés se perdent dans des luttes fratricides et absurdes. Cela va vite ! Voyez la Révolution ! ses admirables élans, ses sublimes efforts, ses hautes doctrines, ses héroïsmes de chaque minute n'ont pu empêcher sa chute !

VII. — Pour éviter ces deux écueils, la méthode rationaliste s'est cantonnée dans l'étude des faits matériels. Elle y a appliqué avec justesse leur instrument propre : l'*expérience*. De là des solidités inconnues encore, absolument indéniables et vraies, qui sont la grandeur unique dans les âges de notre dix-neuvième siècle. Mais elle a fait de l'expérience le critère absolu. De là la mort

En effet l'à *priori* n'en existe pas moins pour tous les faits qui ne peuvent être soumis à l'expérimentation, c'est-à-dire pour le savoir total. De là encore par conséquent le déséquilibre de l'esprit et par lui des sociétés.

Par suite l'esprit est condamné à *priori* à ne connaître que la matière à ne croire qu'à la matière ; à n'ordonner son âme, ses productions, ses arts et ses sociétés que sur cette seule connaissance de la matière !

La faillite de la méthode dite expérimentale est donc aussi bien visible (non encore un coup pour les sciences physiques) mais pour la totalité du savoir et l'équilibre de l'esprit humain et des sociétés.

Les méthodes fidéistes, rationalistes partent donc également d'un à *priori* méthodique qu'elles imposent à l'esprit humain. Par là, elles condamnent l'homme, l'âme, les sociétés au déséquilibre, qui les a toutes perdues et les perdra toujours ? C'est une fatalité logique ! Elle fait la fatalité historique de tous les temps comme je l'ai prouvé à la *Loi de l'Histoire*, dans chacun de mes volumes de l'*Epopée Humaine*, et dans mon *Histoire universelle*.

VIII. — Il faut qu'on sente bien pourquoi la science actuelle ne satisfait pas les esprits, les mœurs. Pourquoi telle qu'elle est, elle ne peut suffire à la conduite des sociétés et des consciences ! On fait bien des discours pour et contre sur cette idée, mais nul ne va au fond de la question. C'est que cette question c'est l'apogée de la pensée humaine, le point culminant du savoir total : la méthode.

Est-ce parce que la science donne des solutions fausses dans les recherches qui lui sont propres ?

Non. Les expérimentateurs, tant qu'ils restent dans le domaine des sciences physiques, ne nous apportent que des vérités admirables de puissance et de grandeur.

Les mathématiciens tant qu'ils restent les hommes du nombre et se confinent dans le domaine des sciences mathématiques, ne nous présentent que des certitudes indéniables.

Mais si les expérimentateurs et les mathématiciens veulent avec leur *seule expérience et leur seul calcul* empiéter sur le domaine des sciences de la conscience, qui constituent ce qu'on appelle du mot périlleux de métaphysique, à l'instant même on voit leurs erreurs, leur impuissance absolue d'arriver à des certitudes probantes. Ils désorganisent la conscience et les sociétés et cela en toute tranquillité d'esprit et d'âme, car ils se croient autorisés par leur critérium qu'ils tiennent imprudemment et indûment pour infaillible et propre à tout le savoir.

Où donc est leur faute ?

Dans l'emploi de méthodes fausses, d'instruments méthodiques non adaptés par la nature aux FAITS qu'ils veulent pénétrer, et qui par là ne permettant pas l'équilibre total des trois ordres des sciences, ne permettent pas de remonter à l'Idée de l'infini.

Que le cadre d'enseignement de la science actuelle soit étroit, je le proclame haut. Il est en effet borné aux sciences physiques et mathématiques. Le reste est négation a priori ou rêve et hypothèse.

Est-ce la faute des sciences physiques et mathématiques ? Non, encore un coup. Elles font leur route personnelle de façon précise et elles arrivent à l'indestructibilité axiomatique de leurs faits propres.

Mais tout acte a priori dénonce une erreur de méthode. C'est donc aux méthodes actuelles rationalistes, qu'on doit attribuer l'étroitesse de la science actuelle et de son enseignement. Le connaissable est sans limite.

Tout critère personnel à l'homme mène à cette impuissance ; parce que l'homme est celui qui par soi seul ne voit pas, parce qu'il ne voit que par le Fait.

Le critère impersonnel de la méthode impersonnelle ne clôt jamais les sciences. Il leur promet toujours un développement ultérieur de certitude en certitude par les *Faits axiomatisés*.

Tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'occultisme peut, doit adopter la méthode impersonnelle. Les vérités qu'il peut enfermer, ne seront certaines, scientifiques, que lorsque les faits qu'il entrevoit, seront arrivés à être axiomatiquement indestructibles. C'est la loi de certitude, la seule ! jusque-là tout reste vaine et dangereuse hypothèse.

Or, puisque tout le vrai, sans exception, peut se prouver par la Méthode impersonnelle ; puisque d'autre part la science ne se peut jamais clore par l'homme ; puisque en outre la méthode impersonnelle assure aux sciences physiques et mathématiques, le critère qui les fait solides ; tous les partis scientifiques quels qu'ils soient peuvent donc, doivent donc admettre la

MÉTHODE IMPERSONNELLE, QUI MET PARTOUT L'A POSTÉRIORI ET L'ÉQUILIBRE DE TCUS LES ORDRES DU SAVOIR.

IX. — LA GRANDE FAUTE DE LA SCIENCE EST DONC NON DANS LA SCIENCE MÊME, MAIS DANS LES MÉTHODES.

On a répété dernièrement un mot déjà connu d'ailleurs : la faillite de la science. La science n'a nullement fait faillite. Toutes les *sciences faites sont infaillibles*. Leurs vérités sont à jamais acquises à l'humanité. La gloire des chercheurs, qui ont trouvé les lois, est à l'abri de tous les coups de l'envie, de la négation. De même elle est à l'abri de l'oubli, à moins qu'un nouvel empire né de la décadence, ne nous jette encore à la barbarie.

Mais il n'en est pas de même des *Méthodes*.

Toutes les *méthodes*, dont s'est jusqu'à présent contenté l'esprit humain, ont été seulement des aperçus incomplets. Elles ont amené des vérités spéciales incontestables et proportionnelles aux vérités qu'elles contenaient elles-mêmes. C'est tout.

La méthode et le critérium absolu qui peuvent seuls déterminer l'équilibre complet du savoir total étaient à trouver.

C'est ce qu'ont établi l'ULTIMUM ORGANUM, LA MÉTHODE GÉNÉRALE ET LE POINT DE DÉPART DE LA PENSÉE. Voilà déjà trente années.

Nous venons de voir dans ce qui précède, la *faillite définitive des méthodes fidéistes*, nous entrevoyons déjà celle des méthodes rationalistes.

Nous allons toucher, et pénétrer avec plus de précision encore au chapitre suivant *cette faillite des méthodes rationalistes et notamment de la méthode expérimentale transformée indûment en méthode universelle et absolue*. L'à postériori est une nécessité de la vérité méthodique dans tous les ordres du savoir, comment y arriver ? La suite saura le dire.

Les Fidéistes ne vont pas vouloir nous suivre, car pour eux le mot matérialisme n'a pour opposé que le mot Foi. Ils se trompent absolument.

Qu'ils ne nous disent pas que les Fois seules peuvent nous sauver de l'immoralité où nous pousse le matérialisme. C'est la Restauration, gouvernement fidéiste, qui a inauguré la *Courtille, ce ressouvenir des Porcherons* de Louis XVI. C'est le Jésuitisme qui a fait le règne de Louis XV. Entendez encore la poésie chanter la Foi et la dégradation la plus révoltante ; voyez hélas ! la décadence l'applaudir dans toutes les classes de la société, hautes ou basses, instruites ou ignorantes.

Je ne rappelle pas les saturnales du moyen âge. Qu'on se souvienne que depuis la Révolution, le clergé français a été plus vertueux que par le passé, et le plus digne de tous les peuples chrétiens. Le Rationalisme l'avait contraint à la convenance. Sa tenue est moins bonne, beaucoup, depuis les succès de l'ultramontanisme.

Quelles dépravations nous apporterait sa victoire ?

J'espère au moins que les savants et les philosophes voudront bien nous suivre, car en leur parlant méthode, je ne parle que de science.

D'autre part le mouvement idéaliste à outrance et jusqu'à l'insanité que suivent des esprits intelligents, mais inconsiderés, avec une impuissance philosophique trop visible, n'est qu'un rêve d'hypnotisés. Il détermine la nécessité de l'équilibre des trois ordres du savoir par la Méthode enfin science faite. Nous sommes dans une vraie débâcle d'esprit, et, par l'esprit, de cœurs et de sens moral. Il s'agit d'en sortir. Et bien la méthode science faite existe. Elle apporte enfin cet équilibre des trois ordres du savoir qui est la maturité, donc l'équilibre des esprits et des cœurs, et par suite des nations. Je finis encore ce chapitre par ces mots : c'est l'Idéal de demain. »

J. STRADA.

UN MEDIUM PRINCIER AU XVIII^e SIECLE

Un jeune historien, M. Louis Bobé, dont la spécialité est l'étude des manuscrits biographiques et des collections de lettres particulières qui se trouvent dans nos archives ou dans celles des familles importantes de notre pays, vient de publier un journal écrit par le célèbre prédicateur et mystique, Lavater, qui vivait à Zurich, en Suisse, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. Ce journal fut écrit pendant un voyage qu'il entreprit en Danemark pendant l'été de 1793.

Officiellement il était convenu que Lavater entreprenait ce voyage sur l'invitation d'un groupe de gens religieux, appartenant à l'aristocratie danoise, les comtes Reventlow, Schimmelman, Bernstorff, et enfin surtout le beau-père du prince royal de Danemark qui devint le roi Frédéric VI, le landgrave Charles de Hesse. Le but avoué était que Lavater vint leur donner quelques éclaircissements sur des questions religieuses, mais la véritable cause de ce voyage de Lavater en Danemark se trouve dans la préface de ce journal, publié par M. Bobé. On y voit que le landgrave de Hesse, qui doit avoir été un excellent médium, s'était affilié de bonne heure aux sociétés secrètes de cette époque : les Illuminés, les francs-maçons, les Rose-Croix, et autres. C'était en même temps un homme fort religieux, quoique n'ayant pas la religion orthodoxe intransigeante ; pour lui l'amour de Dieu et du prochain était l'essence de la vraie religion.

Lui-même déclara que ce fut au printemps de 1787 qu'il pénétra plus profondément dans le monde mystique. Il aperçut subitement une nuée lumineuse qui l'entourait et qu'il regardait comme un « signe du Seigneur ». La

lumière était d'intensité variable, elle répondait aux questions en s'affaiblissant en signe de négation, et en devenant plus forte en signe d'affirmation. Après avoir éprouvé sévèrement ce phénomène pendant toute une saison le landgrave confia son extraordinaire expérience à ses amis, le comte et la comtesse Bernstorff. Il est surprenant que le comte Bernstorff, qui était un homme d'Etat très grave et très habile, accueillit les confidences du landgrave ; quant aux spirites expérimentés ils comprendront plus aisément, en se souvenant des phénomènes lumineux qui sont si fréquents dans les séances de nos jours et qui sont évidemment dirigés par quelque intelligence invisible. Il est d'ailleurs bien naturel que les Bernstorff, après avoir fait une connaissance intime avec le phénomène et avec l'intelligence qui le produisait, fussent obligés de reconnaître l'évidence, puisque le doute n'était pas possible. Le prince royal et sa femme, la fille du landgrave, furent mis aussi au courant du merveilleux secret, auquel se joignirent d'autres expériences magnétiques. Le comte C. Reventlow et sa belle-sœur prirent également une part enthousiaste aux séances de ce cercle d'intimes.

Le livre de M. Bobé nous apprend que la lumière était analogue à celle du phosphore, blanchâtre, et semblable à celle qu'eût émise une grande étoile. Quand les amis se réunissaient, on étendait d'habitude une feuille de papier blanc sur le mur de la chambre, dans laquelle on faisait l'obscurité ; et c'est sur cette feuille que la lumière se montrait comme une nuée resplendissante d'un blanc de neige, mais qui pourtant était encore plus éclatante quand elle tombait sur leurs mains ou leurs visages. Dans ce cas elle donnait l'impression d'un contact léger.

Les séances commençaient toujours en demandant au Seigneur s'il les approuvait, et on ne les continuait pas tant que la lumière n'augmentait pas d'intensité, signe d'approbation du Seigneur. L'accroissement d'éclat, ai-je dit, signifiait oui, et sa diminution, non. De la sorte on put tenir de longues conversations avec l'intelligence invisible.

Les membres du cercle expliquèrent à Lavater que non-seulement le Seigneur répondait à leurs questions, mais même qu'il les inspirait, et qu'ainsi ils se sentaient tout proches de la source même des révélations.

Cette grande lueur, que tous voyaient, était parfois accompagnée d'autres signes, par exemple une étoile ou une croix lumineuses. L'étoile indiquait paraît-il, la présence d'un esprit. Quand les membres du cercle étaient séparés ils avaient des manifestations qui, toutefois, ne donnaient que des réponses incomplètes, mais qui devenaient intelligibles dès que les membres du cercle se réunissaient et rapprochaient les différentes réponses obtenues, qui donnaient alors un sens complet.

Ce fut la comtesse Bernstorff qui entama la correspondance avec Lavater, et il fallut plusieurs années avant que « l'oracle » donna son approbation dé-

finitive à son voyage en Danemark. Les lettres qui traitent cette question sont très belles et montrent clairement quel enthousiasme les amis professaient pour leur grand secret et sa haute origine.

Dans son journal et dans les lettres qu'il écrivit pendant son voyage, Lavater exprime son étonnement et son admiration de ses phénomènes ; mais il le fait en des termes si réservés qu'on sent qu'il craint de se lancer dans un sujet qui, pour lui, confine à des parages dangereux.

Après son retour en Suisse, Lavater eut lui-même des aventures étranges avec un garçon qu'il rencontrait pour la première fois de sa vie et qui lui prédit le genre de sa mort, la mort d'un martyr. Cette prédiction s'accomplit, car Lavater fut blessé mortellement en donnant à boire à des soldats français blessés. L'un d'eux le frappa et il mourut après plusieurs mois d'atroces souffrances.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de quelques saisissantes expériences spirituelles obtenues par les membres de la plus haute société danoise de la fin du XVIII^e siècle ; et j'ai pensé qu'elle tirait une plus grande valeur de ce fait qu'elle provient d'une source parfaitement digne de foi.

Mme T. DE CHRISTMAS DIRCKINK-HOLMFELD.

Valby, Danemark

Pour la traduction G. BÉRA,

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE L'ETRANGER

M. Pétrovo-Solovovo, secrétaire de la Société des Recherches psychiques pour la Russie, vient de faire paraître un ouvrage du plus haut intérêt (Saint-Petersbourg 1900) intitulé « *Медиумическиѣ Физическиѣ Явленія и ихъ Научное Изслѣдованіе* » (Recherches scientifiques du phénomène de la Médiumité). Nous en extrayons à l'usage de nos lecteurs le compte rendu d'une séance remarquable, tant par les phénomènes qui s'y sont produits, que par le soin, aussi intelligent que minutieux, avec lequel les investigateurs des savants entièrement sceptiques, ont conduit les expériences. Le médium était le Russe Sambor, bien connu pour les pouvoirs étonnants dont il a déjà fait preuve. Quelques récits d'expériences faites avec ce médium ont déjà paru dans les « *Annales des Sciences psychiques* ». La séance que nous rapportons ici, bien qu'ancienne déjà de quelques années, est encore tout à fait inédite. Elle eut lieu le 13 avril 1894, chez M. S. A. Bezsonoff. Voici en quels termes elle est rapportée par l'un des assistants, le Dr Fischer. (A titre de contrôle, et à raison du caractère particulièrement incrédule d'un autre assistant, M. Tour, nous donnerons également le récit de ce dernier. Le lecteur se fera plus aisément une conviction par ce double témoignage).

Récit du Dr Fischer. — « La séance commença à 9 heures du soir. Le cercle se composait de quatorze personnes, non-compris le médium. Les assistants se tenaient par les mains, qui reposaient sur leurs genoux. Au milieu du cercle était une petite table ovale, sur laquelle on plaça : une guitare, une sonnette, deux ardoises liées par une ficelle, dont les extrémités étaient cachetées sur un morceau de carton, (un crayon d'ardoise avaient été placé entre elles), une enveloppe cachetée contenant un bout de crayon et une feuille de papier blanc, dont un coin avait été déchiré et gardé par M. Fischer (deux membres du cercle avaient contre signé l'enveloppe), enfin un bout de ficelle, dont les deux extrémités étaient cachetées sur une carte au moyen des cachets de deux assistants. Le médium, après avoir été visité, s'assit le dos à la cheminée, sous la surveillance spéciale de MM. Bezsonoff et V. Les assistants se mirent à chanter et on éteignit les lumières.

D'après la façon pénible de respirer du médium il devint évident qu'à quatre ou cinq reprises il était tombé en transe. Pendant ces trances des étoiles lumineuses apparurent, principalement à sa droite. La séance dura une demi-heure, et après une suspension, fut reprise à 10 heures dans les mêmes conditions, sauf que la place de M. V. près du médium fut prise par M. Tour. On éteignit de nouveau. Les étoiles lumineuses recommencèrent à paraître. Le médium se leva entrancé et l'on entendit vibrer subitement presque toutes les cordes de la guitare. Ce bruit dura quelque temps, comme si quelqu'un faisait courir ses doigts sur les cordes. Un verre placé sur la table et recouvert d'une couche de peinture lumineuse fut jeté à terre. On entendit ensuite le bruit de quelque chose qui tombait sur la table et de là par terre. On reconnut plus tard que c'était une bougie. En même temps une boîte à musique qui se trouvait sur la cheminée derrière le médium se mit à jouer d'elle-même. Elle avait joué au commencement de la séance et n'avait pas été remontée.

A 10 h. 30 il y eut une suspension et la séance reprit à 11 heures. Les assistants changèrent de place et le médium fut placé le dos à la porte de la chambre voisine. Les mêmes personnes que précédemment furent chargées du médium, mais en outre on attacha la main droite de M. Tour à la main gauche du médium au moyen d'un ruban qui faisait deux fois le tour du poignet de ce dernier, et qui était fixé par des nœuds solides. M. Bezsonoff tenait la main droite du médium avec sa main gauche. La lumière fut éteinte. Au bout de peu de temps le médium commença à frissonner et à s'agiter. Il s'éloigna de plus en plus de la table si bien que les autres personnes durent étendre la chaîne de son côté. Soudain le médium tomba par terre et se mit à ronfler bruyamment et à gémir. Les deux personnes qui lui tenaient les mains déclarèrent qu'il s'élevait en l'air en entraînant leurs

main, et qu'ils ne trouvaient pas ses jambes. M. Tour remua les siennes en cercle à l'endroit où, d'après la position des mains du médium, ses jambes auraient dû se trouver, mais il n'y avait rien. Mentalement il exprima le désir de savoir où étaient les jambes de Sambor, et aussitôt, il sentit sur la main qui était liée à celle du médium le dessous de deux pieds, ce qui le convainquit que celui-ci était réellement en l'air.

D'autre part M. Bezsonoff déclarait que le médium était sur lui, et le touchait avec ses hanches. Sambor descendit et remonta de nouveau en l'air avec sa chaise. M. Bezsonoff qui tenait sa main droite, l'annonça aussitôt et attira la main droite de son voisin pour lui faire sentir la chaise en l'air. Pendant ce temps il y eut deux ou trois étoiles lumineuses, après quoi M. Bezsonoff déclara qu'une chaise était suspendue par le dossier sur la main avec laquelle il tenait le médium, et qu'elle venait du bras du médium. Celui-ci tomba dans de violentes convulsions sur un sofa qui se trouvait près de lui, y attira ses deux voisins et, étant en transe, demanda de la lumière. Aussitôt allumée, tous virent une chaise passée par le dossier sur la main gauche de M. Bezsonoff qui tenait la droite du médium toujours en transe.

Après un repos d'une demi-heure, la séance fut reprise à minuit, les assistants ayant encore changé de place. Le médium était assis le dos tourné au bureau, entre les mêmes personnes. La main droite de M. Tour fut encore attachée à la gauche du médium. Sur la demande du premier la guitare fut mise sur le bureau en dehors du cercle. Le médium fut assis sur une chaise pesante en frêne que l'on avait apportée du vestibule. On éteignit les lumières et l'on se mit à chanter. L'un de nous exprima le désir d'entendre résonner la guitare, mais au lieu de cela deux ou trois étoiles brillèrent derrière le médium, qui, entrancé, tomba de sa chaise en ronflant et en se débattant. Son voisin de droite, M. Bezsonoff déclara que sans lâcher le médium la chaise sur laquelle ce dernier était assis avait été passée sur son bras, puis enlevée l'instant d'après. Le voisin de gauche du médium déclara à son tour que le dossier de la même chaise était passé sur le bras par lequel il était attaché au médium. Au même moment, toutes les cordes de la guitare vibrèrent comme si quelqu'un passait le doigt dessus. Le médium entrancé demanda la lumière. Quand elle fut faite, tous virent la chaise en question passée par le dossier sur le bras par lequel M. Tour était attaché au médium. La séance prit fin à 1 heure du matin. Au nombre des assistants était Aksakoff. »

RÉCIT DE M. TOUR

(Ce récit est tiré d'une lettre de M. Tour à M. Walter-Leaf, et publié dans les *Proceedings* de la S. P. R. d'octobre 1900).

« Une des particularités des expériences avec Sambor est son extrême agitation quand il est en transe. Constamment il s'étire, il fait craquer ses jointures et pousse des gémissements qui sont évidemment naturels ; il se balance de côté et d'autre et glisse de sa chaise à terre. Il n'est pas besoin de dire qu'avec un homme jeune comme Sambor et bien bâti, les expériences sont très fatigantes pour ses voisins. En outre, quand il est dans une chambre fermée, il transpire abondamment et, comme ses poignets sont mouillés, il parvient souvent à se délivrer pendant un instant, malgré tous les efforts de ceux qui le tiennent. Cela a pour résultat inévitable d'ébranler la foi de l'observateur, toutes les fois qu'il y a lieu de suspecter que la main du médium a pu produire l'acte dans un moment de liberté. Ce fut précisément ce qui m'arriva dans une séance chez M. Bezsonoff au printemps de 1894, où je tenais la main gauche du médium et M. Bezsonoff la main droite.

Au milieu des débats et des convulsions de Sambor, je sentis tout à coup une légère pression sur le bras droit, avec lequel je tenais le médium. Je demandai aussitôt de la lumière. Je vis, ainsi que tout le monde, une chaise légère suspendue par le barreau de derrière à mon bras droit, au-dessous de l'épaule. C'était une des chaises qui avaient été mises autour de la table pour les assistants. Ceux-ci avaient dû se lever pour ne pas rompre la chaîne, le médium ayant été levité au plafond.

A ce propos, je dois dire que dans une séance précédente de cette soirée, une chaise avait été suspendue de la même façon, au bras de M. Bezsonoff, et plusieurs des assistants attribuaient à ce fait la plus grande importance. Quand la même chose m'arriva, je me rappelai que pendant la transe et la lévitation du médium, sa main m'avait échappé à plusieurs reprises pendant un instant. Je le dis aux assistants, en expliquant que suivant moi, on ne pouvait rien conclure de la situation de cette chaise sur mon bras, puisqu'elle pouvait avoir été saisie par le médium quand sa main était libre, et passée à mon bras quand la chaîne avait été reformée. Je me rappelle que mon impudente incrédulité fut l'objet des attaques sans pitié des assistants, et que MM. Aksakoff et Pribytkoff, si je ne me trompe, essayèrent de me convaincre, se basant sur leurs expériences du spiritisme, que de tels phénomènes étaient assez fréquents, surtout avec des médiums faibles, et que si l'on doutait, il n'y avait qu'à recommencer, mais cette fois avec les mains attachées, ce qui dissiperait toute espèce de doute.

J'acceptai la proposition avec plaisir, et nous nous rassimes encore une fois autour de la table. Je surveillais le médium à gauche, et mon poignet droit fut lié au poignet gauche du médium par un ruban neuf, plat, auquel on fit plusieurs nœuds. Bezsonoff contrôla à droite, mais sans que sa main fut attachée. On éteignit la lumière et nous attendîmes.

Les étincelles habituelles apparurent, flottant en l'air en lignes courbes. Comme précédemment, le médium tomba dans une transe orageuse, agité de mouvements convulsifs ; il se leva et je sentis un contact sur mon bras droit près de l'épaule. Comme je ne pouvais me servir de mes mains sans rompre le cercle, je penchai la tête à droite, et ma tempe heurta quelque chose de dur, au-dessous de l'épaule. Je l'annonçai et demandai de la lumière. On alluma et, suspendu à mon bras droit, il y avait une chaise, non pas une chaise du salon, mais une lourde chaise de vestibule, qui ne se trouvait pas là au commencement de la séance, la porte de la salle étant restée tout le temps soigneusement fermée. Le lien qui attachait ma main à celle du médium était intact, tel qu'il avait été fait ; les nœuds absolument semblables ; et les efforts faits pour s'en délivrer n'avaient pas été minces, car une marque livide du ruban autour de mon poignet resta visible pendant plusieurs jours. Toute cette partie de la séance n'avait pas duré plus de quatre à cinq minutes.

Naturellement, je fus abasourdi, et mon incrédulité me fit honte, quoiqu'elle ne voulut pas capituler sans effort. La première idée qui traversa mon cerveau fut qu'il avait pu y avoir quelque relâchement de la part du voisin de droite du médium, dont la main n'était pas attachée comme la mienne. En ce cas, pensai-je, le médium peut avoir pris la chaise (je ne réfléchissais pas qu'elle ne se trouvait pas dans la pièce, dont la porte était fermée), et d'une façon ou de l'autre, il l'avait passée avec son bras droit à travers le dossier jusqu'à mon bras. Je regrette sincèrement le soupçon que je jetai ainsi sur M. Bezsonoff, dont l'intérêt à trouver la vérité n'était certainement pas moindre que le mien ; mais les faits qui attaquent à leur racine des convictions qui ont grandi avec nous dès notre enfance ne s'acceptent pas sans une lutte intérieure. Dans mon scepticisme aveugle, j'essayai de passer le dossier du fauteuil sur Sambor. Mais les efforts de trois d'entre nous ne réussirent qu'à faire passer l'ouverture supérieure jusqu'à 3 p. 1/2 au-dessus des genoux, en commençant par le bas. Au-delà des cuisses, impossible de remonter, car les dimensions de l'ouverture n'étaient que de $10\frac{1}{2} \times 8\frac{3}{4}$. Il était parfaitement clair que pour passer le corps du médium par l'ouverture du dossier, il était nécessaire d'enlever 2 ou 3 pouces de chaque côté de ses épaules et de ses cuisses, sans compter la désarticulation du bras droit.

Déçu sous ce rapport, j'eus recours à une autre supposition : Comment la chaise était-elle faite ? Y avait-il quelque fente cachée ? Nous nous mîmes tous à l'examiner, mais après les recherches les plus rigoureuses, nous ne trouvâmes ni ingénieuse jointure, ni ressort secret. La chaise était un fauteuil tout simple en bois de frêne, à dossier élevé, comme on en voit d'ordinaire dans les vestibules et quelquefois dans les salles à manger.

Il n'y avait rien à faire ; le scepticisme devait baisser le ton, et s'accommoder de ce fait si étrange dans l'état actuel de nos connaissances de la nature. »

Traduit par G. BÉRA.

UNE FRONTIÈRE CONTESTÉE

(Suite) voir *Revue* de décembre 1900.

Maintenant, cette *aura* dont la prodigieuse ténuité semble marquer le terme ultime de subtilité fluïdique assigné à la matière (1) qui pourrait, actuellement fixer, *ne varietur*, la liste de ses inconcevables propriétés ? Qui, par exemple, nous donnera la raison de certaines apparences visibles et tangibles que, depuis longtemps, de nombreux témoins lui attribuent ? Qui, surtout, expliquera comment elle peut revêtir la forme humaine, dans certaines conditions qui seraient à préciser, et comment alors elles représentent à nos yeux, tantôt le *double* des vivants, tantôt la figure, qu'on pouvait croire anéantie des défunts ou « désincarnés » ?

On ne trouvera pas la clef de ces poignantes énigmes dans les derniers écrits de M. de Rochas (2) ; mais peut-être allons-nous rencontrer quelques données instructives dans l'un au moins des deux autres ouvrages qu'il nous reste à examiner : *Animisme et Spiritisme*, par le D^r Aksakof ; et *la Sorcellerie dans ses rapports avec les sciences biologiques*, par M. le D^r Regnault.

II

C'est y a quatre ans environ que M. Leymarie, l'éditeur des spirites, publia une excellente traduction française du gros livre d'Alexandre Aksakof qui date déjà de plusieurs années. Le vieux et vaillant directeur de la *Revue des recherches psychiques* joint, de l'avis de tous ses amis de France, à l'impétueuse combativité d'un Skobelev, la ténacité têtue d'un Totleben : c'est en face, à la russe, qu'il entend charger la science positive et « néantiste ». Son attaque a dû sembler rude, et l'assaillant sérieux, à en juger par la vivacité des ripostes qui, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, ont aussitôt fondue sur Aksakof, et d'ailleurs aussi sur M. de Rochas, son admirateur et son ami. Récemment encore, dans un numéro compact de la *Revue encyclopédique* (Libr. Larousse, numéro du 15 février 1897), ces attaques revêtaient une forme particulièrement acerbe,

(1) Voir, à ce sujet, les deux livres intéressants à plus d'un titre, du savant Californien, A Van der Naillen : *Dans les Temples de l'Himalaya*, et *Dans le Sanctuaire* (Leymarie, Librairie Spirite, Paris).

(2) Le plus récent, paru il y a un mois à peine chez le même éditeur, est intitulé : *Recueil de documents pour servir à l'étude de la lévitation du corps humain*.

passionnée et, sur la plupart des points, injuste : nous pourrions en donner des preuves topiques.

L'ouvrage d'Aksakof est une magistrale réponse au volumineux *factum* d'Ed. de Hartmann sur le *spiritisme*. Le philosophe allemand s'était prononcé, vers 1875, sur la subjectivité et le caractère illusoire des phénomènes biomagnétiques et des actions à distance. Comme autrefois Malebranche, il refusait d'y voir autre chose que des fictions imaginatives, en un mot des hallucinations. Non qu'il répudiât *a priori* l'hypothèse du fluide vital : il admettait au contraire qu'une énergie neurique, reconnue ou non par les physiiciens et les physiologistes, peut produire, hors des limites du corps charnel et loin de sa portée normale, certains effets mécaniques ou plastiques; même, il pensait qu'une conscience somnambulique, un « moi second » est parfois capable de lire dans le fond intellectuel d'un autre homme, fut-il aux antipodes, tel détail inconnu de son présent ou de son passé.

De telles concessions n'ont rien de surprenant, si l'on songe au monisme qui fait l'essence et l'unité de la doctrine philosophique de Hartmann. Mais le célèbre auteur de l'*Inconscient* va plus loin, au point d'adhérer d'avance aux conclusions d'Aksakof sur l'immortalité: « Si, dit-il, l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais seulement que, malgré la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persiste néanmoins sous une forme insaisissable: à cette seule condition je puis, en effet, m'imaginer la persistance de l'esprit individuel. »

Hé bien ! réplique en substance Aksakof, je vais fournir cette preuve *de fait*, que votre Leibnitz n'eût pas exigée ; les questions les plus ardues et les plus troublantes concernant le problème de la destinée pourront dès lors être abordées par la méthode expérimentale.

On comprendra, sans que j'y insiste, qu'une telle prétention ait choqué maints savants en place et laissé incrédules, voire trouvé hostiles, certains représentants de la philosophie traditionnelle. Il est des digestions qu'il ne faut pas déranger, des convictions commodes qu'on ne doit pas ébranler ainsi sans crier gare. De nos jours encore, que d'abbés Vertot ont leur siège fait ! Il n'y a pas longtemps, le positiviste M. Laffitte, pourvu d'une chaire au collège de France, exprimait de façon significative son aversion pour les bouleversements profonds que les idées nouvelles, les grandes inventions, presque toujours inattendues, ont coutume d'amener dans les sociétés policées (1); il traitait, cet érudit humanitaire, de « factieux académiques », d'esprits désordonnés, presque d'anarchistes, les géniaux culbuteurs de théories officielles, surannées ou rétrogrades, les Cl. Bernard ou les Pasteur, par exemple ; autant en eût-il dit, j'imagine, des Edison, des Röntgen...

(1) Le chef lui-même de cette doctrine autoritaire n'écrivit-il pas, il y a près d'un demi-siècle, une lettre dans ce sens au czar Nicolas ?

On chercherait en vain dans la seconde préface d'Aksakof, l'analyse ou la simple mention d'un nombre considérable de travaux importants parus en France sur le biomagnétisme, la télépathie, le spiritisme même. Pourtant, sans remonter jusqu'à Mesmer ou jusqu'au médecin lyonnais Pététin, si habilement réhabilité par M. Alexis Bertrand (1), on peut regretter l'omission des noms de du Potet, Deleuze, Baréty ; ainsi que le silence gardé sur les belles expériences de MM. Pierre Janet, Ch. Richet, Ochorowicz, Durand (de Gros), Boirac, Baraduc, sans parler de l'œuvre colossale de Charcot et de l'École de la Salpêtrière. M. Aksakof, dont l'ouvrage est du reste antérieur à la plupart de ces travaux, paraît s'être occupé surtout des écrits allemands ou anglo-américains, fort nombreux en effet sur la matière. Il se contente parmi les nôtres, de citer Chevillard, de Gasparin et d'Assier, auquel il emprunte ces lignes suggestives.

« D'innombrables faits, observés depuis l'antiquité, démontrent dans notre être, l'existence d'une seconde personnalité, l'homme interne, le *double*. Au dehors, c'est l'image extérieure de la personne, son complément séparable ; à l'intérieur il reproduit le calque de tous les organes dont est formée la charpente corporelle. On le voit, en effet, se mouvoir, parler, prendre de la nourriture, remplir en un mot toutes les grandes fonctions de la vie animale. L'extrême ténuité de ses molécules constitutives lui permet de passer à travers les murs et les cloisons des appartements. De là le nom de *fantôme* par lequel on le désigne d'ordinaire... Ce n'est d'ailleurs que par exception qu'il se montre du vivant des individus ; mais sitôt que la mort a rompu les liens qui le rattachent à notre organisme, il se sépare pour toujours du corps humain, et constitue dès lors le fantôme posthume. »

A la théorie subjective soutenue, comme on l'a vu, par Hartmann, Aksakof oppose une doctrine résolument objective et réaliste. Il invoque à son appui plusieurs faits de *matérialisation* qui se seraient produits devant témoins, à Londres et à Saint-Petersbourg : certains sont accompagnés de photographies, rejetées à la fin du volume, et d'ailleurs assez médiocre (2). Citons, entre autres, les manifestations, presque classiques aujourd'hui, de

(1) V. *Revue philosophique*, 1891, t. 11, p. 192.

(2) M. de Rochas, il y a quelques jours, nous communiquait deux épreuves photographiques assez impressionnantes, qu'il venait de recevoir d'une famille lyonnaise. Dans chacune d'elles figure derrière la jeune fille vivante photographiée, une forme voilée, un *fantôme* très apparent, qu'on peut rapprocher des apparitions d'Aksakof, sans d'ailleurs pouvoir rien préjuger, — à notre humble avis, — ni sur leur authenticité, ni sur leur valeur probante.

Qu'il nous soit permis de signaler une excellente publication mensuelle, *La Revue spirite*, organe des philosophes et des investigateurs modernes. Directeur M. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Katie King (le *double* de Miss Cook), obtenues par W. Crookes et Harrison, et celles, plus récentes, de M^{me} d'Espérance, réalisées par Aksakof lui-même.

Maintenant, à quel agent rattacher les phénomènes physiques mis en relief dans ces diverses expériences ? Faut-il en chercher la cause dans le sujet, le médium lui-même, ou bien hors du médium ? De telles manifestations, qu'on veuille bien le remarquer, sont souvent contraires à la volonté, aux convictions, aux sentiments avérés du médium ; plusieurs sont fort au-dessus de son niveau intellectuel. Que penser enfin de la médiumnité des petits enfants, voire des nourrissons, dont Aksakof cite plusieurs cas, appuyés de minutieuses références ? On se rappellera que beaucoup de faits analogues ont été constatés, il y a deux cents ans, durant la persécution des protestants des Cévennes. (cf. Figuiet, *Histoire du merveilleux*, t. II ; E. Bonnemère, les *Camisards*, *passim*).

Il est vrai que des savants considérables, notamment le Dr Janet, M. Marillier, etc., ont tenté d'expliquer scientifiquement la plupart de ces faits inquiétants, à commencer par l'écriture médiumnique, si volontiers exploitée par les charlatans. Mais, en admettant la thèse de l'automatisme mental, même en faisant très grande la part des capacités esthétiques ou mnémoniques de la personnalité seconde, ou la part de l'auto-suggestion, nous doutons que l'hypothèse de la *désagrégation du moi* satisfasse à l'interprétation de plusieurs autres faits, dont chaque année grossit le nombre, et que rapportent des témoins très dignes de foi. Je laisse de côté la très sérieuse compilation de Gurney, Myers et Podmore, si mal intitulée, sur la traduction française, les *hallucinations télépathiques*. Je ne parlerai pas non plus ici, malgré le réel intérêt qui s'y attache, des nombreux récits de *maisons hantées*, de *possessions*, d'*apparitions* plus ou moins miraculeuses. Mais que dire de ces faits, méthodiquement relatés par Aksakof : communications d'événements que ni le médium ni les assistants, ne connaissaient ; en des langues totalement insolites ; matérialisations diverses, lévitations, pertes de poids constatées par la balance, transports instantanés d'objets à d'énormes distances, etc. ?

Plus au courant du mouvement d'idées qui s'est produit chez nous au cours de ces vingt dernières années, Aksakof eût assurément profité, pour sa démonstration, des faits si curieux rapportés par Dufay, Azam, Janet, Richet, Boirac, Baraduc, et d'autres encore (1).

(1) Qu'il nous soit permis de rappeler, à ce propos, nos propres expériences de lecture de pensée, faites au Puy, vers la fin de l'année 1886, en collaboration avec M. Louis Oudin, et relatées dans trois numéros consécutifs du *Républicain de la Haute-Loire* (janvier 1887).

Envisageant maintenant l'hypothèse des *esprits*, Aksakof consacre un chapitre intéressant à l'étude de l'action extra-corporelle de l'homme vivant, dans laquelle il voit très justement la transition de l'*animisme* au *spiritisme* proprement dit. C'est ici, par parenthèse, que les phénomènes étudiés par M. de Rochas, sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité et de la motricité*, pourraient trouver leur place. Mais Aksakof va beaucoup plus loin : il affirme la possibilité de la matérialisation du corps fluide, sous la forme du *double*, que tantôt on a pu photographier en entier, comme dans le cas de Mlle Sagée et de miss Cook, et qui, d'autres fois, a revêtu, soit des formes larvaires et incomplètes (mains fluidiques des expériences d'Eusapia), soit des attributs de corporéité différente (Expériences d'Ira Davenport, de W. Crookes avec le médium Home).

Pour le *spiritisme*, Aksakof en croit la réalité démontrée, *autant qu'un fait puisse l'être*. Il en donne pour preuve l'action de personnages récemment défunts, et dont l'identité post-mortelle a néanmoins été attestée, ici par des conversations dans leur langue maternelle, ignorée du médium, là par la révélation inattendue de certaines particularités, jadis familières au mort, mais que personne ne connaissait dans l'assistance ; surtout, l'apparition, visible et même tangible, de leur forme terrestre, que l'on eût pu croire décomposée et anéantie avec eux. Or, les témoins invoqués sur ce point capital ne sont pas seulement les parents ou les amis du défunt ; ils pouvaient se trouver intéressés, même malgré eux, à de pieuses fraudes ; ni même des observateurs de rencontre, qu'une hallucination, même collective, eût pu tromper : ce sont des instruments, révélateurs impassibles, témoins irrécusables : des images photographiques, des empreintes laissées profondément dans la cire, la paraffine ou la glaise des mouleurs.

Tel est le livre d'Aksakof. Je laisse à de plus compétents le soin d'en examiner minutieusement le détail, en les avertissant seulement qu'on ne prend pas sans vert un savant, comme lui familier avec toutes les méthodes de l'expérimentation, rompu à toutes les finesses de la discussion et de l'interprétation scientifiques. J'ajoute enfin que cet ouvrage de près de 700 pages est d'une lecture presque aisée, tant est lucide l'ordonnance du plan, méthodique et naturelle la distribution des innombrables matériaux. De tels adversaires ne sont jamais à dédaigner : on profite à les suivre ; on gagne encore à les combattre.

MOULIN, professeur de philosophie à Paris.

VIE ÉSOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH

AU LECTEUR

Une nouvelle vie de Jésus ? se dira tout d'abord le lecteur !

A quoi bon ?

Il y en a déjà tant et tant, que le besoin ne s'en faisait pas du tout sentir !

Telle n'est pas notre opinion !

Nous avouons volontiers qu'il existe de nombreuses vies du doux Nazaréen, mais, au milieu de cette quantité innombrable, pas une n'est traitée au point de vue auquel nous nous plaçons.

En effet, parmi les éminents auteurs qui nous ont précédés, aucun n'a traité, et pour cause, la VIE ÉSOTÉRIQUE de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà pourquoi nous avons jugé utile et d'un réel intérêt de traiter à nouveau un sujet inépuisable, en nous plaçant à un nouveau point de vue ; du reste, dans le courant de notre étude, nous aurons l'occasion de parler de tous ou du moins de presque tous les auteurs qui ont traité avant nous ce sujet captivant entre tous et de réfuter leurs théories, parfois singulières, car pour les uns Jésus est Dieu, fils de Dieu, et pour d'autres, ce n'est qu'un homme ordinaire, vulgaire même, un simple prestidigitateur pour la plupart, accomplissant des miracles par *truquage*.

Pour beaucoup de gens, Jésus n'a jamais existé, c'est un mythe. Parmi ces derniers se trouve H.-P. Blavatsky, la *Fondatrice de la Société théosophique*. Or, c'est là une donnée absolument fausse et qui n'a pu traverser que des esprits singulièrement portés au paradoxe.

On trouvera à la fin de notre étude, aux pièces justificatives, l'article en question.

D'un autre côté, des théosophes éminents, M. Leadbeater entre autres, affirment que la vie de Jésus peut être racontée heure par heure, étant écrite dans les *clichés akasiques*, et que si on ne l'a pas publiée, c'est qu'une pareille vie apporterait un grand trouble dans les consciences chrétiennes. Enfin le colonel Olcott, à qui nous avons fait part de ces divergences d'opinions au sujet de la vie de Jésus, nous a répondu que comme initié, Jésus n'ayant pas prévu comme il aurait dû, le résultat final de sa mission, s'étant trompé à son sujet, avait pu être considéré par H.-P. B... comme un être mythique, surtout à cause de son histoire arrangée par les Pères de l'Eglise ; il y a ici une idée qui pourrait être victorieusement défendue ; mais pour nous, comme pour bien d'autres, Jésus a existé, c'est là un fait incontestable !

Une preuve formelle de son existence nous est fournie par un grimoire Syro-chaldaïque presque contemporain de Jésus-Christ, le *Sepher Taldos*

Jeschu, dans lequel les Juifs prétendent que tous les miracles du Christ doivent être attribués à la *Magie kabbalistique* de nom INCOMMUNICABLE !

La vérité est donc que Jésus a bien existé, qu'il était Essénien et un haut Initié de l'Ordre, ce qui lui a permis de posséder des connaissances approfondies sur les phénomènes de la nature et de produire des faits absolument merveilleux pour la majorité des humains ; ajoutons qu'armé des vastes connaissances que possédait l'Ordre des Esséniens, Jésus était un Thaumaturge et un Thérapeute hors de pair.

Voilà ce dont il faut bien se persuader. Ceci établi, formellement admis, la plupart des actes et des faits de Jésus s'expliquent naturellement pour ceux de nos lecteurs, surtout, qui connaissent bien ce qu'est réellement la secte Essénienne sur laquelle nous donnerons encore ici des détails certains et pour ainsi dire inédits, car beaucoup d'auteurs ont parlé de la secte en question, mais nous ont peu fourni de détails certains, sérieux à son sujet : nous comblerons cette lacune en fournissant des renseignements authentiques sur les Esséniens.

La grande figure de Jésus de Nazareth a tenté déjà bien des érudits et un grand nombre d'écrivains, mais, comme nous nous plaisons à le répéter, aucun d'eux n'a étudié le JÉSUS ESOTÉRIQUE, et cependant c'était celui-ci qui était de beaucoup le vrai, le plus intéressant, mais de beaucoup le plus difficile à étudier ; aussi nous a-t-il fallu de longues années pour parfaire notre œuvre, afin de pouvoir étayer l'ensemble de nos données sur des preuves, tellement concluantes, certaines, qu'elles puissent passer auprès des lecteurs même très difficiles à satisfaire, pour des preuves, d'autant que la vie de Jésus ne fournit que de rares matériaux d'une origine certaine, et ces matériaux sont difficiles à se souder entre eux, à réunir en un bloc parfait pour restituer la personnalité *historique* du Divin Nazaréen.

Les sources originelles, documentaires, se réduisent à fort peu de chose quelques lignes de Tacite, qui parle même avec un grand dédain « d'un certain Christus condamné à mort sous le règne de Tibère par ordre du *Procurator* Ponce-Pilate ».

Et Tacite écrivait les lignes qui précèdent trois quarts de siècle après l'exécution du jugement.

Suétone n'est guère plus explicite ; quant à la lettre de Pline à Trajan, personne n'ignore aujourd'hui qu'elle est apocryphe. L'historien Josèphe *le Juif*, ne nous donne que fort peu de renseignements ; un seul passage de ses œuvres, très certainement interpolé ; quant à d'autres sources, la plupart ne peuvent avoir aucune autorité, car trop souvent elles affectent le caractère d'une polémique plutôt injurieuse ; on ne saurait donc y puiser des données de quelque valeur.

Nous sommes donc limités dans nos matériaux aux seuls livres du *Nouveau*

Testament, et parmi ceux-ci aux seuls Evangiles dont la valeur historique est non seulement des plus contestées, mais des plus contestables.

Ainsi, l'Evangile de Marc, disciple et interprète de l'apôtre Pierre, nous donne un résumé de la prédication de celui-ci. Cet Evangile remonte vers l'an 65 ou 70 de l'Ere chrétienne. On peut contrôler ledit résumé par les Evangiles de Mathieu et de Luc, car l'un et l'autre de ces apôtres ont reproduit celui de Marc ; mais nous possédons aussi un Recueil de discours, sentences et paraboles de Jésus, écrit par Mathieu même, en langue Aramienne. Ce Recueil, d'un prix inestimable, remonte à dix ans plus haut que l'Evangile de Mathieu et nous permet de nous faire, jusqu'à un certain point une idée exacte de l'enseignement de Jésus.

Dans l'Evangile de Luc, nous trouvons, indépendamment du récit primitif de Marc et des *Logia* de Mathieu, un document de premier ordre ; nous voulons parler « de l'Evangile des Voyages de Jésus » (IX, 5 ; XVIII, 44) fragment important et original de Luc, dans lequel nous voyons en particulier la visite de Jésus aux deux sœurs, Marthe et Marie, l'histoire de Zachée le *Péager*, ainsi que les paraboles du bon Samaritain, de l'Enfant prodigue, du Pharisien et du *Péager*, celle du mauvais Riche, celle du Figuier stérile, et d'autres encore.

Dans l'Evangile de Saint-Jean, nous puiserons des renseignements en plus grand nombre que dans les autres Apôtres, parce que cet Evangile nous paraît de beaucoup le plus authentique, se rapprochant certainement le plus de la vérité.

Les documents Johanniques renferment aussi, d'après nous, des renseignements très utiles, très importants, qui complètent et corrigent parfois les traditions de cette époque si intéressante.

Tels sont les éléments à l'aide desquels on peut reconstituer une synthèse de la Vie de Jésus, sinon à peu près véridique, au moins en tous cas vraisemblable.

De la quantité des documents sérieux, étudiés soigneusement par nous, il résulte que :

Jamais Jésus ne songea à créer un mouvement révolutionnaire pour soustraire les Juifs au joug romain ; il voulait seulement inaugurer une révolution sociale pour assurer aux déshérités les moyens d'existence qui leur faisaient complètement défaut.

Il annonçait bien l'avènement du *Règne de Dieu*, mais ne pensa jamais avoir été le *Messie* ; ce n'est qu'après sa crucifixion que ses disciples lui attribuèrent cette qualité. Jésus fit une grande propagande pour ses idées, mais sans aucun plan préconçu. Ses discours à Jérusalem exaspérèrent les représentants de la Théologie officielle, surtout quand il annonçait l'imminence d'une révolution sociale. Ces sentiments du Novateur Nazaréen irritaient les

dévôts de la Synagogue, qui finirent par obtenir son supplice, en y employant toutes sortes de moyens, mais surtout en agitant devant le *Procurator romain*, le *Spectre rouge de la Révolution* contre César, contre Rome.

Après le crucifiement de leur Maître, les Disciples retournent en Galilée et y élaborent la Doctrine de Jésus, qui est bien, malgré tout ce qu'on a pu dire, l'œuvre d'un philosophe, d'un penseur profond, humanitaire, car il a été surtout puissant par la passion, la bonté, le cœur. Sa vie n'a été qu'une lutte, un combat ferme et sans violence. *Il savait, il voulait, il osait*, mais IL NE SUT PAS SE TAIRE.

Voilà pourquoi sa mission ne fut pas entièrement accomplie!...

Du reste, il ne pouvait pas se taire, puisque sa mission consistait précisément à prêcher à tous et partout la vérité, à répandre la parole de son père.

Après la disparition de Jésus, il se forma un Parti dit des *Nazaréens* qui pratiqua la tradition du Maître.

Nous avons dit qu'aucun auteur n'avait écrit une vie Esotérique de J.-C., nous devons ajouter cependant qu'un auteur, M. Saint-Yves d'Alveydre nous en avait promis une, et nous allons voir comment il s'est acquitté de sa tâche.

Voici ce qu'il nous dit dans sa *Mission des Juifs*:

« Dans le chapitre suivant, je conduirai le lecteur en Judée à Jérusalem; je lui ferai lire clairement tous les signes historiques de la Société juive de ce temps, pénétrer toutes ces catégories, depuis le monde officiel, toujours déprimé par la Politique, toujours inféodé bon gré mal gré, au Nemrodisme divinisé, toujours aveugle à l'Esprit de Moïse et des Abramides sur ce point comme sur bien d'autres.

« Puis, nous entrerons pieusement dans le Temple, à l'ombre duquel vit Marie, dans les Communautés laïques des Nazaréens, des Esséniens de Palestine et de Kaldée, dans celles des Thérapeutes d'Egypte et dans leurs ramifications avec les Ordres et les Sanctuaires de l'Agneau.

« Je montrerai comment Marie, comment Jésus reprendront par l'Initiation la grande Tradition des Abramides et de Moïse, et je dévoilerai à ce sujet certaines profondeurs ésotériques peu connues.

« Nous verrons naître le Christianisme, nous écouterons la pensée secrète de son divin Fondateur sur les trois phases de son action: Purification morale des individus, Rectification intellectuelle des Gouvernements par l'Esprit scientifique, vivant, de la Promesse, Restauration enfin de la Synarchie Universelle de *Adveniat Regnum Tuum* (1).

Voilà certes un fort beau programme et très alléchant, nous allons voir comment va le développer notre auteur dans le chapitre suivant (2).

(1) *Mission des Juifs*, p. 823 et 824.

(2) *Mission des Juifs*, p. 825.

CHAPITRE XX.

Jésus, Marie, les Partis Politiques, le Judaïsme et le Mosaisme ouvert. Les ordres laïques, Vie publique de Jésus, sa science, ses miracles, sa promesse, sa mort, sa résurrection. Le Christianisme des Apôtres et l'Israélitisme messianique. Le Christ crucifié et le Christ glorieux. — La loi de sa promesse sociale est la Synarchie.

Voilà certes un titre de chapitre splendide ; on pourrait même faire un livre sur cet en-tête, sur ce programme. Nous allons voir comment s'en tire M. Saint-Yves d'Alveydre...

Ah ! mes amis, quelle désillusion, écoutez plutôt :

« Ce chapitre était terminé, et j'allais l'envoyer à l'imprimerie, quand je fus pris d'un grand trouble d'âme, dont voici quelques raisons :

« Depuis des siècles la vie et la mort du Christ, Ses Enseignements, Son Evangile sont l'objet d'une guerre ardente entre les Talmudistes et les Théologiens.

« Depuis près d'un demi-siècle, c'est entre les exégètes naturalistes et la dogmatique des clercs, que cette querelle passionnée a été reprise, au nom de l'érudition et de l'Histoire élémentaires.

« Derrière les combattants, toutes les anarchies universitaires et politiques se pressent sous des drapeaux divers, se fusillent de polémiques, se bombardent de controverses.

« Pour moi sur ce terrain sacré, je vois tout autre chose qu'un champ de bataille.

« J'y vois la Paix annoncée par les Prophètes, et je ne dois pas alimenter la guerre par une nouvelle *Vie de Jésus*, étudiée cette fois, au point de vue Esotérique et à la clarté des principes.

« Sans doute, il m'est pénible de brûler mon travail, mais je sens avec trop de force la nécessité de cet holocauste pour ne pas m'y résigner joyeusement.

« Ce livre est le protocole de la Paix du Monde, et, tôt ou tard, il la déterminera invinciblement d'un bout à l'autre, en démontrant scientifiquement la Loi sociale de cette Paix.

« Aurais-je écrit cette *Mission* et les deux précédentes, si je n'étais pas à la fois Universaliste et Chrétien ?

« Certainement non.

« J'ai donc rendu déjà témoignage à Jésus-Christ, et ce chapitre ne ferait qu'enfoncer l'épée sur la terre sainte, où je ne dois déposer qu'un rameau d'olivier.

« C'est à un Israélite que je lègue le soin de combler cette lacune de cent et quelques pages.

« C'est à lui de venger Jésus de ses détracteurs et aussi, hélas ! d'un grand nombre de ses défenseurs ; c'est à lui de glorifier le Christ dans la lumière scientifique et dans la vérité sociale où j'ai glorifié Moïse.

« C'est à lui de toucher aux plaies de sa nation crucifiée, elle aussi depuis près de vingt-cinq siècles par le Nemrodisme, et qui n'a pas d'espérance de résurrection possible, en Palestine, que dans et par l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

« Je lui ai d'avance indiqué les causes des maux de sa patrie avec une précision mathématique, ne laissant place à aucune équivoque, à aucune confusion entre les choses politiques et l'Ordre religieux et social.

« Que le noble esprit que j'appelle, et qui viendra, médite mes œuvres : une grande lumière se fera en lui, et en sortira pour le bien des siens, et toute la Judéo-chrétienté, puis de toute l'humanité.

« Il verra Jésus dans Son éblouissante splendeur, et le Christ Glorieux lui apparaîtra dans ce Christ Dououreux, comme la Fin dans le Principe, comme la moisson dans le froment.

« Alors, il, retrouvera Israël dans le Genre Humain, sa promesse dans celle de Jésus-Christ, sa loi sociale dans la Synarchie trinitaire.

« Que le Dieu de la totale Connaissance inspire cet homme, et bénisse en lui tous les siens, membres du Christ, au même titre que tous les hommes de cette Terre !

« AMEN ! »

Un point d'exclamation et c'est tout. Mais si M. Saint-Yves ne tient pas ses promesses, il passe la plume à un Israélite et il lui donne d'excellents conseils !...

Une pareille manière de faire est-elle logique et n'est-ce pas se moquer des juifs que de leur dire d'écrire une Vie de Jésus, autant vaudrait-il dire à un Inquisiteur du Saint-Office d'écrire une vie véridique d'Urbain Grandier.

Mais ce qu'un Israélite ne saurait faire, nous chrétien, le pouvons et nous donnerons une nouvelle *Vie de Jésus*. non d'après le programme de M. Saint-Yves d'Alveydre, mais d'après celui que nous nous sommes tracé depuis longtemps, c'est-à-dire que nous étudierons la Vie du Divin Maître du Protecteur de notre Planète, au point de vue Ésotérique ; de cette façon, nous réaliserons le vœu exprimé par Proudhon en ces termes :

« Jésus est une individualité à retrouver, à restituer, à refaire presque, tant il a été dissous, pulvérisé par la religion même dont il a été l'auteur.

« Rétablir cette grande figure, dans sa vérité humaine, et dans la réalité de son œuvre est aujourd'hui un travail de première nécessité. Et le moment

approche où Jésus ainsi représenté au public obtiendra un succès égal à celui qu'il eut il y a 1830 ans dans les campagnes de Galilée. (1). »

Telle est bien l'idée que nous avons eue, le projet que nous avons caressé en écrivant notre œuvre.

Avons-nous réussi dans notre Entreprise ?

Nous en faisons juge le Lecteur.

ERNEST BOSCH.

PSYCHOGRAPHIE

CHAPITRE III

Preuves particulières montrant l'impossibilité d'une préparation préalable d'écriture.

Outre les témoignages apportés par les sens des observateurs, et ceux qui résultent de ce fait que le contenu des communications est souvent tout à fait ignoré du Psychiste et de ce que la langue dans laquelle le message est transmis n'est à aucun degré familière au médium, il y a encore d'autres preuves qui viennent s'ajouter aux premières, pour rendre évidente l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour produire l'illusion.

Il faut que l'on sache bien que ces écrits ne sont pas seulement obtenus par des psychistes professionnels, qui, ayant intérêt à gagner de l'argent, peuvent toujours être soupçonnés de céder à la tentation de contrefaire les phénomènes qui tardent à se produire. D'autre part il arrive fréquemment, pour ne pas dire toujours, que dans les familles au sein desquelles n'intervient aucun élément professionnel, le contenu des messages est de nature si exclusivement privée, qu'il est considéré comme sacré et qu'on ne peut sous aucun prétexte penser à le publier. Ces cas doivent toujours prendre une très large place dans les considérations que provoque ce sujet.

Cette question m'amène à dire de nouveau que la démonstration du procédé opératoire d'un psychiste professionnel par un prestidigitateur professionnel est de si peu d'importance, qu'on peut la considérer comme de nulle valeur. M. Maskelyne sur son propre théâtre, entouré de tous ses compères se servant d'appareils disposés *ad hoc* par lui-même, peut faire la caricature des effets obtenus par Slade. Eh bien ! Si l'imitation est passable, ce ne sera jamais qu'une agréable contrefaçon, telle que tout habile illusionniste peut en produire en disposant lui-même tous ses moyens d'action. Le tonnerre des coulisses, le diner de carton, la monnaie imitée, le masque et la perruque de l'acteur peuvent toujours arriver à une imitation plus ou

(1) *Jésus et les origines du christianisme*, page 139, 140, par P. J. PROUDHON.

moins réussie de la réalité. Quant au procédé de M. Maskelyne, il reste un pauvre truc, indigne d'un homme qui passe pour si habile et que l'on peut à peine excuser, en disant qu'il le trouve assez bon pour bernier son crédule public. Mais quand même il serait arrivé à un résultat beaucoup meilleur, qu'est-ce que cela prouverait encore ? Tout simplement que certaines choses peuvent être imitées lorsque l'on dispose pour le faire de ressources illimitées. C'est une chose qu'il est à peine nécessaire de prouver ; quant à ceux qui y attachent une importance quelconque, nous leur laissons tout le loisir de s'en occuper. S'ils se flattent que cela peut jamais avoir un sérieux intérêt, nous ne pouvons que leur conseiller de prendre un maître de logigique.

Qu'il nous soit permis d'ailleurs de faire remarquer que le prestidigitateur est un homme doué de certaines facultés qu'il développe par un entraînement continu dans l'intérêt de son art. Ses doigts agiles doivent passer par bien des dures leçons avant d'arriver à le rendre capable de faire ses tours. Le psychiste dans tous les cas est une dame ou un monsieur, quelquefois un adolescent et même un enfant, qui ne serait pas capable de faire un des tours de M. Maskelyne, même pour sauver ses jours et qui a juste autant la connaissance de ces trucs que l'a sans doute celui qui me lit. C'est la Nature en présence de l'Art ; et dans le cas actuel comme dans tous les autres, l'Art peut être un copiste, il ne sera jamais un rival de la Nature.

On a également imaginé un nombre considérable de trucs susceptibles d'être mis en œuvre dans l'obscurité, lorsqu'un truqueur habile et exercé a ses franches coudées pour agir. Mais sous ce rapport, nous ferons observer que, dans ce volume, nous ne citons aucun fait survenu en séance obscure ; aucun dans lequel aucune supercherie de ce genre ait pu être mise en œuvre ; aucun dans lequel un critique puisse dire avec sincérité qu'on n'a pas pris toutes les précautions raisonnables pour assurer une action nette et franche. Lorsque ces expériences sont faites en public, elles sont soumises à des conditions rigoureuses qui excluent toute fourberie.

Des personnes familiarisées avec ces phénomènes et qui ne se laissent ni effrayer ni priver de leur sang-froid par leur production, les ont soumis à des expériences répétées et les ont reproduites dans les meilleures conditions que la prudence puisse suggérer. Ils ne se bornent pas à éliminer tout procédé d'escamotage de la part du psychiste, mais ils l'obligent encore à poursuivre ces expériences dans des conditions qui assurent absolument une complète sincérité et sont parfois tellement rigoureuses qu'elles rendent le succès presque impossible. C'est avec de telles précautions qu'ont été conduites beaucoup des expériences citées dans ce volume et je vais continuer ce travail, en citant quelques-uns des cas les plus intéressants.

1^o Slade est spécialement mis à l'épreuve par le comité de recherches de l'association nationale britannique des spiritualistes et par d'autres investigateurs.

J'ai déjà dit que Watkins s'était soumis au contrôle sévère d'un comité, dans un local qui lui était étranger et avec des ardoises qu'il n'avait même jamais vues. C'est dans ces circonstances que cinquante mots furent écrits. Ceci est un exemple topique de la différence qui existe entre le mode opératoire d'un vrai psychiste et la méthode d'un escamoteur.

C'est dans les mêmes conditions que Slade, se trouvant à Londres, quitta volontairement son domicile pour celui de l'Association britannique des spiritualistes, 38, Great Russell Street et se soumit à un examen par un comité choisi spécialement parmi les membres de cette association et organisé de façon permanente dans le but de poursuivre des recherches scientifiques sur les phénomènes psychiques. Il ne posa pas d'autres conditions que la suivante : il demanda que les membres du comité expérimentassent deux par deux avec lui, parce que l'expérience lui avait démontré que les meilleurs résultats seraient obtenus lorsque le nombre des assistants était faible. Il accepta de se servir de la table et des ardoises fournies par le comité et ne fit aucune réserve au sujet de la personnalité des enquêteurs, ni sur l'ordre ou la façon dans lesquels les expériences seraient dirigées.

Des procès-verbaux rédigés avec un soin scrupuleux par le Comité, je citerai ceux de M. Desmond Fitz-Gerald et J. W. Gray, C. E. ; de MM. Georges King et D^r Carter Blake ; et de MM. T. H. Edmands et Hannach.

Rapport de MM. Desmond, Fitz-Gérald et J. W. Gray.

Nous avons pris place, au nombre convenu, à une table à deux battants. Le D^r Slade avait un battant à droite et un à gauche, mais il était assis de côté, de telle sorte que ses jambes n'étaient pas sous la table ; M. Fitz-Gerald était à sa droite, en face d'un battant et M. Gray faisait face au D^r Slade. Toutes les mains se touchant étaient réunies vers le milieu de la table. Des coups et même de violents chocs se firent entendre presque immédiatement. Ils portaient d'au-dessous de la table et étaient assez forts pour la faire vibrer manifestement. Ce procédé des coups fut employé pour répondre à la question : « Voulez-vous écrire ? » Le D^r Slade prit alors un petit morceau de crayon et le plaça sur une ardoise dont le cadre portait une marque, de telle sorte que l'ardoise ne pouvait être retournée sans qu'on s'en aperçût. L'ardoise fut à plusieurs reprises avancée à moitié sous la table, puis retirée par le D^r Slade, qui la tenait par un coin d'une main, tandis que son autre main restait unie à celles des assistants au milieu de la table. A aucun moment l'ardoise ne fut dans une situation telle qu'il fût possible au D^r Slade

d'y écrire. Au bout d'un certain nombre de ces mouvements de l'ardoise et tandis qu'elle restait partiellement visible et appuyée manifestement contre la face inférieure de la table, les deux mains du Dr Slade étant toujours bien en vue, on entendit distinctement le bruit de l'écriture sur l'ardoise et après qu'il eût été frappé trois fois contre la table, pour indiquer que c'était fini, l'ardoise fut retirée et on y trouva de l'écriture qui la traversait en ligne droite dans le sens de la longueur.

L'expérience suivante fut faite avec une ardoise pliante, que M. Fitz-Gerald avait apportée dans ce but. Un bout de crayon fut déposé sur une des ardoises et l'autre fut rabattue sur la première. Le Dr Slade prit l'ardoise ainsi fermée entre le pouce et l'index de la main droite et plaça sa main gauche au-dessus des mains des autres assistants réunies vers le milieu de la table.

A plusieurs reprises l'ardoise fut avancée au-dessous de la table pendant une seconde, puis elle fut tenue par le Dr Slade au-dessus de la table et dans cette position on y entendit distinctement le bruit de l'écriture ; M. Fitz-Gerald appliqua son oreille sur l'ardoise, pour bien s'assurer du fait. On l'ouvrit et l'on trouva sur l'un des côtés ces mots écrits : « Il n'y a pas ici de médium en voie de développement. » C'était évidemment une réponse faite à une réflexion du Dr Slade, une minute auparavant, que M. Gray était un puissant médium. On éloigna les ardoises et toutes les mains étant réunies sur la table, le Dr Slade demanda qu'elle fût enlevée en l'air. Après avoir été soulevée plusieurs fois d'un côté, puis reposée violemment, elle s'enleva soudain du parquet et se retourna au-dessus de nos têtes. Ce dernier mouvement fut si brusque toutefois, que nous n'avons pas noté les conditions qui l'ont immédiatement précédé. On demanda en conséquence s'il ne serait pas possible de reprendre cette expérience de façon que la table se levât doucement et verticalement en permettant une observation attentive. Il fut immédiatement fait droit à cette demande. Le médium écarta largement un de ses pieds de la table, de manière à le mettre bien en pleine lumière ; il introduisit l'autre sous les pieds de M. Fitz-Gerald et toutes les mains restèrent jointes au-dessus de la table. Celle-ci alors est sous l'attention la plus vigilante, s'éleva deux fois de six pouces au-dessus du parquet, le plateau restant parfaitement horizontal pendant ces mouvements. C'est ainsi que se termina cette séance parfaitement satisfaisante.

Signé : JOHN WIN. GRAY.

Je suis absolument d'accord avec le rapport ci-dessus.

DESMOND G. FITZ-GERALD.

Rapport de MM. Georges King et Dr Carter Blake.

Le Dr Slade ayant gracieusement consenti à donner une séance aux mem-

bres du Comité de recherches expérimentales, nous nous sommes réunis ce soir pour le recevoir. Nous étions assemblés dans la grande salle des séances et, en l'attendant, on procéda à l'expédition des affaires ordinaires. Vers sept heures, le Dr Slave arriva et causa quelques instants avec nous. Il dit que, ce soir, il ne pourrait pas entrer en séance avec plus de deux membres à la fois et comme nous étions huit, on tira au sort l'ordre de passage. Je fus désigné pour faire partie du troisième couple, avec le Dr Carter Blake pour partenaire. Ceux qui nous précédèrent restèrent environ vingt minutes avec le médium et observèrent plusieurs phénomènes très violents, car lorsque j'entrai avec le Dr Blake dans le petit salon où se tenaient les séances, je trouvai qu'un globe de la suspension à gaz avait été brisé et l'on nous dit qu'il l'avait été par la table enlevée violemment en l'air.

Le Dr Slade, le Dr Blake et moi primes place à une petite table très simple, appartenant au Dr Blake. Celui-ci et le Dr Slade prirent place en face l'un de l'autre et je m'assis entre eux, à la droite du médium, de telle sorte que pendant tout le temps qu'il tint l'ardoise de la main droite et l'introduisit sous la table, je pus l'observer facilement et de très près. On se servit de deux ardoises, fournies par un membre du comité. L'une était une ardoise ordinaire d'écolier, l'autre une ardoise double, fermant comme un livre. On obtint un grand nombre de courts messages, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre et par le procédé déjà souvent décrit. En général les ardoises furent complètement introduites sous la table, ce qui fait que cette séance ne fut pas aussi parfaitement concluante que celle que j'avais eue en particulier avec le même médium, une ou deux semaines auparavant. J'avais fait sur le cadre de l'ardoise d'écolier, une marque qui, dans les occasions où elle était complètement hors de vue sous la table, me permettait de dire d'une façon positive que l'écriture avait bien été tracée sur la face supérieure et non sur l'inférieure. Une petite circonstance me semble tout à fait remarquable et je suis étonné qu'on n'ait pas appelé plus énergiquement l'attention sur elle dans les récits de séances avec le Dr Slade. (1). Le bout de crayon restait invariablement au point précis où il s'était arrêté après avoir écrit le message, formant strictement la continuation du dernier trait de la dernière lettre. Ce fait, insignifiant en soi, m'a paru être une excellente preuve que le message avait bien été écrit avec ce morceau de crayon lui-même et sur la face supérieure de l'ardoise. Je ne vois pas comment dans le cas contraire, le médium aurait pu le placer d'une façon aussi mathématiquement exacte. On doit aussi considérer comme digne de remarque que le caractère de l'écriture était absolument différent de celui du message que

(1) L'attention a été souvent appelée sur ce point dans les communications publiées dans le *Spiritualist*. — C. C. B.

j'avais reçu dans la séance particulière dont j'ai parlé plus haut et que l'intelligence qui s'attribuait la communication était également différente. (1)

Le D^r Slade prit ensuite un crayon à la mine de plomb, de six pouces de long environ et le posa sur l'ardoise, au-dessus d'une demi-feuille de papier de block-notes que j'avais fournie. Il le passa ensuite sous la table et on entendit nettement le crayon tomber à terre. On le chercha aussitôt, mais il fut impossible de le trouver. Le D^r Slade passa alors sous la table l'ardoise sur laquelle il avait déposé un fragment de crayon d'ardoise et demanda où avait été posé le crayon à la mine de plomb. On reçut la réponse écrite : « Il est sur le haut de la porte. » En effet, le D^r Blake le trouva en ce point. La porte était à une distance de plus de dix pieds de nous et aucun de nous n'avait quitté sa chaise depuis le début de la séance. Cet incident fut vraiment curieux ; mais comme je n'avais aucun moyen de constater l'identité du crayon et que l'on n'avait pas visité le chambranle de la porte, avant la séance, il perd beaucoup de son importance (2).

GEORGE KING.

Rapports de MM. Hannah et T. H. Edmands.

Le D^r Slade a donné une série de séances aux membres du Comité des Recherches, 38 Great Russel Street, le 15 décembre. On l'introduisit dans le salon des séances, où il recevait les membres par deux.

M. Edmands et moi fûmes les derniers à nous présenter et nous trouvâmes le D^r Slade debout près d'une lourde table qui, avec les trois chaises qui nous étaient destinées, se trouvait séparée des autres meubles de cette pièce par un intervalle de neuf à dix pieds.

M. Edmands apporta les ardoises qui devaient servir aux expériences : Une ardoise double, pliante et une ardoise ordinaire d'écolier.

Un court message fut écrit sur cette dernière, tandis qu'elle était en partie sous la table. M. Edmands exprima alors le désir que quelque chose fût écrit sur son carnet de poche. On plaça sur celui-ci un très petit fragment de crayon à la mine de plomb ; le D^r Slade le tint bien ouvert, tout à fait en vue, mais en partie couvert par le coin du battant de la table. Au bout d'une

(1). Le caractère de l'écriture était différent de celui d'Allie, de Phœbe, et était attribué à Owossoo. — C. C. B.

(2). Le crayon que j'ai retrouvé sur le chambranle de la porte fut identifié par moi par certaines marques, avec celui que le D. Slade plaça sur le papier et qui fût enlevé. Il est à remarquer que ma chaise fut arrachée de dessous moi par une force agissant vers l'autre côté de la pièce où Slade était assis. En outre, je fus touché vivement sur l'épaule dans des conditions semblables. Sauf ces additions, mes souvenirs concordent avec le contenu du rapport de M. G. King.

minute le carnet sembla tomber sans que le Dr Slade y fût pour rien et on entendit que de l'écriture était en train de s'y tracer, tandis qu'il restait visible ainsi que les deux mains du Dr Slade.

On plaça ensuite un petit fragment de crayon sur un des côtés de l'ardoise double et on referma l'autre côté dessus. L'ardoise ainsi fermée fut tenue pendant un instant par le Dr Slade, à demi cachée sous la table, mais sur ma demande, il la posa sur la table et appuya dessus le bout de ses cinq doigts. Presque aussitôt on entendit de l'écriture se tracer et lorsqu'on l'ouvrit on trouva une phrase qui fut conservée et M. Edmands ainsi que moi signâmes sur le cadre une attestation. Je ne pense pas que l'on puisse demander qu'il soit prouvé d'une façon plus satisfaisante que le Dr Slade n'eut aucune part active dans le tracé de cette écriture, qu'il ne l'a été dans ces deux expériences avec le carnet de poche et l'ardoise double.

Pendant cette séance mon attention a été attirée par une remarque que je me permets de signaler, parce qu'elle a trait à l'un des témoignages apportés à l'appui des poursuites, lorsque l'on a dit que le Dr Slade avait adopté l'étrange habitude de mordre des bouts de crayon afin de trouver un prétexte pour le bruit fait en dégageant sa gorge. Le seul moment de la séance où le Dr Slade se laissa aller à cette habitude fut celui où il tenait le carnet de poche ouvert et à demi-caché sous la table. Il n'avait nullement mordu de crayon, car la phrase fut écrite sur l'ardoise d'écolier avec un gros fragment qui se trouvait sur la table.

Ce bruit semble spasmodique ou comme une sorte d'avertissement qu'il est dans un faible degré de cet état que l'on appelle trance.

Outre ces écritures il s'est encore produit quelques mouvements de table sans importance.

A. HANNAH.

Le Dr Slade s'est rendu à la réunion du Comité des Recherches et, après quelques instants, a gagné la salle des séances, où il a reçu les membres, deux par deux. M. Hannah et moi fûmes les deux derniers. Le Dr Slade se trouvait debout près d'une table ordinaire, qui, avec les trois chaises qui nous étaient destinées, était éloignée de huit à dix pieds de tous les autres meubles. Les membres qui étaient entrés immédiatement avant nous, nous donnèrent les ardoises dont ils s'étaient servi et qui étaient une ardoise double pliante et une simple ardoise d'écolier. Elles furent déposées dans la salle des séances.

Un court message fut écrit sur l'ardoise ordinaire, tandis qu'elle était en partie cachée sous la table. J'exprimai le désir d'obtenir de l'écriture sur mon carnet de poche, que je tendis au Dr Slade, avec mon propre crayon bleu.

Nous fûmes prévenus qu'on allait s'efforcer de nous adresser un message.

Le Dr Slade tint le carnet de poche sur la table, ouvert et en pleine vue, laissant tantôt le bout de crayon sur la feuille ouverte, tantôt refermant en partie la moitié du carnet sur l'autre et ne le laissant soulevé que de l'épaisseur de son pouce qui tenait le carnet. Au bout d'une minute, en dehors de tout mouvement, de toute intervention du Dr Slade, on entendit que de l'écriture se traçait, le carnet restant toujours entièrement en vue, comme l'étaient aussi les deux mains du Dr Slade, dont l'une maintenait le carnet tandis que le message était écrit.

On plaça alors un petit bout de crayon sur l'un des côtés de l'ardoise double et l'autre côté fut refermé sur le premier. Le Dr Slade tint pendant un instant l'ardoise fermée en l'introduisant partiellement sous la table, mais sur la proposition de M. Hannah, il la replaça sur la table, en la prenant du bout de ses cinq doigts. Au moment où il la reposa sur la table, le Dr Slade l'ouvrit et montra qu'elle était absolument libre de toute écriture. Presque aussitôt on entendit que de l'écriture s'y traçait et quand on l'ouvrit, on y trouva une phrase écrite. Elle fut conservée et M. Hannah et moi l'avons constaté en apposant nos signatures sur le cadre de l'ardoise. Celle-ci fut alors rendue à M. Fitz-Gerald à qui elle appartenait. M. Hannah pense qu'il ne serait pas possible de prouver d'une façon plus satisfaisante que le Dr Slade n'eut aucune part dans la production de l'écriture, que cela fut démontré par ces deux expériences avec l'ardoise et avec le carnet de poche et je partage entièrement son avis.

T. H. EDMANDS.

LES DESSINS MÉDIANIMIQUES DE M. DESMOULINS

Profitant avec empressement de l'aimable invitation de Mme Rufina Nøggerrath, nous nous sommes rendue chez M. Desmoulins, le vendredi 15 mars. Cet aimable artiste avait mis son atelier à la disposition de notre amie, « *bonne-maman* » comme l'appellent tous ses intimes. Il y avait foule, naturellement, et toutes les personnes présentes ont pu admirer les deux cents et quelques dessins, vraiment remarquables, et certainement d'un tout autre monde, que M. Desmoulins obtient si facilement et en si peu de temps, quand ses guides veulent bien répondre à son appel.

Ces figures extraordinaires, tantôt vaporeuses, tantôt très accentuées, très énergiques, toujours si belles, sont exécutées au pastel, soit d'une seule teinte soit de plusieurs couleurs; M. Desmoulins les obtient dans un demi-jour et même dans l'obscurité, peu importe, les coloris sont toujours parfaits.

Les paysages obtenus, d'un autre guide, dans les mêmes conditions ont tous un cachet inexplicable. Ces deux esprits artistes possèdent chacun un talent

différent, mais vraiment inconnu ici-bas et quand leurs œuvres seront exposées à la salle Georges Petit, comme se le propose M. Desmoulins, le tout Paris, artiste ou non, viendra admirer et constater un phénomène qui ne peut être nié, mais que les sceptiques voudront expliquer à leur façon, façon toujours beaucoup plus compliquée que la nôtre, naturellement.

Cette exposition doit avoir lieu vers la fin d'avril.

M. LEYMARIE.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITUALISME

Tiré du Mercure de France.

L'Institut des Sciences Psychiques de Paris a été fondé en mai dernier. Il compte, parmi ses membres des chimistes, des professeurs, des publicistes, des docteurs en droit, des docteurs en médecine comme le Dr Chazarain, qui, avec Dècle, a formulé les lois de la polarité humaine; le Dr Moutin, l'un des hypnotiseurs les plus connus; un ingénieur, Gabriel Delanne, auteur de plusieurs ouvrages spirites; des hommes de lettres comme Paul Adam Léo Claretie et Marc Legrand, et des peintres comme Hugo d'Alési et Mucha. Il y a là, comme on le voit, des manieurs de la plume et du pinceau, collaborant avec des calculateurs, des physiologistes et des psychologues, tous observateurs par métier; des hommes d'imagination à côté d'expérimentateurs prudents, habitués aux pesées délicates et précises, aux dosages méticuleux, aux combinaisons savantes. Ils diffèrent d'avis sur beaucoup de points; mais tous sont d'accord sur ceci: qu'il faut étudier les phénomènes psychiques scientifiquement, qu'il ne faut plus suivre les errements de nombre de spirites, qui expérimentent sans contrôle suffisant et admettent les faits, quels qu'ils soient, sans s'assurer de leur authenticité et sans même les discuter.

L'institut ne veut pas faire de théories. Toutes celles qui ont été émises jusqu'à, ce jour, il les tient pour *provisaires*, parce que tant que le dénombrement complet des faits ressortissant à chaque question n'a pas été fait et que ces faits n'ont pas été soumis à toutes les investigations des procédés méthodiques modernes, toutes les théories qu'on élève sur eux risquent fort d'être fausses ou tout au moins incomplètes.

L'institut se propose :

« 1° De recueillir des faits, beaucoup de faits, soit par lui-même, soit avec le concours de tous ceux qu'intéressent ces questions ;

2° De les contrôler et de les cataloguer soigneusement, en faisant abstraction de toute idée préconçue dans leur appréciation ;

3° De livrer ces faits aux penseurs et de solliciter leurs réflexions... »

Il se propose également d'établir un lexique de tous les mots spéciaux

employés dans les sciences psychiques. En conséquence, il prie tous les chercheurs et savants français et étrangers de s'entendre avec lui pour donner, à chacun de ces mots, la même définition dans toutes les langues.

Il fait appel à tous les chercheurs pour qu'ils lui indiquent les procédés et les instruments, tous les moyens de contrôle et d'analyse qu'ils emploient dans leurs expériences. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra réaliser le but qu'il s'est fixé. Car on ne peut comparer les expériences ou les faits entre eux que tout autant que les procédés et les instruments employés sont les mêmes.

Il veut enfin établir une bibliographie aussi complète que possible pour chacun des groupes de faits psychiques et dresser, à la fin de chaque année, l'*inventaire* de tous les progrès réalisés dans cette partie de la science.

« L'Institut, en tant que groupe, n'est inféodé à aucun système. » Il n'a « de préférence pour aucune philosophie, aucune religion ». Il constitue « un groupe d'études absolument indépendant ».

Il a pour organe *Le Mouvement Psychique*. Le *Mouvement Psychique* comprend une partie officielle et une tribune libre. Dans la partie officielle, sont publiés les travaux du comité directeur de l'Institut et tous les documents le concernant spécialement. La tribune libre est ouverte à tout le monde. Chaque membre de l'Institut peut librement y développer ses théories personnelles et y exposer ses travaux sous sa seule responsabilité.

Dans la partie officielle, le comité pose aux lecteurs les trois questions suivantes :

« 1. Croyez-vous à la possibilité de tous les phénomènes psychiques ?

A une partie seulement ? Auxquels, en ce cas ?

2. Avez-vous été témoin de quelques-uns de ces phénomènes ?

Si oui, veuillez nous en adresser, s'ils sont inédits, le compte-rendu détaillé.

Quelle importance attachez-vous à ces faits aux points de vue :

a) de la morale individuelle ;

b) de la morale sociale ;

c) de nos destinées. »

Je prierais les lecteurs du *Mercury* qui auraient quelque chose à dire à ce sujet de vouloir bien m'adresser leurs réponses aux bureaux de la revue (7, impasse Bardou, 15^e arrondissement).

JACQUES BRIEU.

MÉDIUM PRÉCOCE

Mme Leah Underhill était une des demoiselles Fox, si connues comme médium dans les manifestations qui eurent lieu en 1848 et années suivantes aux Etats-Unis.

Dans l'histoire de la famille Fox écrite par cette dame, elle parle de la médiumnité du fils aîné de sa sœur, Katie Fox-Jeneken.

J'étais avec ma sœur, dit Mme Underhill, assise dans la salle de billard, chez nous, et ayant sur les genoux son enfant, qui avait alors un an.

On avait déjà remarqué qu'il aimait à s'amuser à tracer des lignes, et comme dans ce moment il nous agaçait, ne voulant pas rester tranquille, ma sœur lui donna une feuille de papier et un crayon.

C'était une grande feuille de papier buvard blanc. Il laissa tomber le papier de la table où nous étions, et l'ayant ramassé une seconde fois, je laissai ma main sur la feuille.

Quelle fut ma surprise de voir que la petite main du bébé tenant le crayon, traçait des lettres mal formées, c'est vrai, mais enfin des lettres et des mots.

Nous avons pu lire avec ma sœur, distinctement ceci : « Grand'maman est ici ». *Boysie*.

Ce nom de Boysie est un petit nom familial de l'enfant.

Aujourd'hui ce petit médium est un jeune homme de 20 ans, sa santé est délicate, mais il a toujours ses facultés médianimiques.

UNE APPARITION

Cher Monsieur,

Si le fait vulgaire, mais authentique, dont je vais vous parler mérite d'être connu des lecteurs de votre revue, je ne m'y oppose pas ; je désire seulement que mon nom ne soit pas prononcé.

Le 28 du mois dernier, j'ai vu, pendant la nuit, le général Henrion-Bertier, mon plus vieux camarade, celui qui m'avait reçu quand je suis entré au service, en 1843, comme sous-lieutenant au 40^e de ligne.

Les meilleurs relations d'amitié ont toujours existé entre nous, mais jamais il ne m'était apparu.

En apprenant quelques jours après, qu'il était mort le 3 mars au matin, j'ai compris que la vision que j'ai eue, était un adieu que mon vieux camarade me faisait.

Je vous serre la main et vous prie de croire, cher monsieur Leymarie, à mes sentiments les meilleurs.

Général X...

IDENTITÉ DES ESPRITS

Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Naples, est l'auteur de différents ouvrages remarquables ; entre autres de « *Foot falls on the boundary of another world* (Faux pas sur la limite d'un autre monde) et de « *Débatable land* » (Terre contestée). Dans ce dernier ouvrage il raconte qu'il obtint par la table un message, vingt-cinq ans après sa mort, de l'Esprit d'une dame qu'il avait connue dans sa jeunesse. Il désigne cette amie sous le nom de Violette. Elle lui avait promis de conserver son souvenir, même après la mort, *et elle tint parole.*

« Cet incident, dit-il, ne fut que le précurseur de toute une série de manifestations qui ont eu lieu pendant de nombreuses années et qui eurent pour résultat de me convaincre de l'existence posthume d'un Esprit ami et de son identité... Cinq ou six semaines après la publication de mon livre : *Foot falls on the boundary of another world*, en février 1860, mon éditeur me présenta un monsieur qui venait d'arriver d'Ohio et qui me dit que mon livre avait beaucoup de succès dans l'Etat d'Ohio et les Etats avoisinants. Il ajouta que je pourrais en activer la vente, si j'envoyais un exemplaire à Mme B...., qui habitait Cleveland à cette époque, une dame qui possédait une librairie et faisait paraître un des journaux de l'endroit. — « Elle s'intéresse beaucoup à ces choses. »

« Je n'avais jamais, auparavant, entendu parler de cette dame ; néanmoins, je lui envoyai un exemplaire de mon livre, avec un petit mot de politesse, et bientôt je reçus d'elle une lettre datée du 14 février. Dans cette lettre Mme B...., après m'avoir parlé de quelques détails d'affaires, m'exprimait toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée à la lecture du chapitre intitulé « *Changement après la mort* ». Je suis médium voyant, m'écrivait-elle entre autres, et pendant que je lisais le chapitre en question, l'Esprit d'une femme que je n'avais jamais vue se tenait auprès de moi, comme pour écouter ; elle me dit : « Je l'inspirais, quand il écrivait cela... Je l'ai aidé à croire à une vie éternelle ». — Mme B... faisait ensuite la description de la personne qui lui était apparue, *spécifiant la couleur de ses yeux et de ses cheveux, son teint*, etc., et ce portrait répondait exactement à celui de « Violette ». Elle ajoutait qu'un commerçant de Cleveland, qui est médium impressionnel (il désire être inconnu), était entré chez elle et lui avait dit : « Vous aurez la visite d'un nouvel Esprit, aujourd'hui, celui d'une femme. »

Elle a dit qu'elle avait connu une Mme D... — (Et il nomma une dame anglaise, décédée, que Mme B... connaissait de réputation, — comme écrivain — mais dont le commerçant en question n'avait pas entendu parler) — Or, cette Mme D... n'était autre que la sœur de Violette ; mais dans ma réponse à Mme B..., qui était plutôt une lettre d'affaires, je ne lui parlais ni

de la personne dont elle m'avait dépeint l'apparence, ni de Mme D... Afin de mettre Mine B... à une épreuve aussi complète que possible, j'évitais même de faire toute allusion qui aurait pu laisser supposer que j'avais reconnu la femme qui lui était apparue.

En dehors des questions d'affaires, je n'ajoutai que quelques mots, pour lui dire qu'elle m'obligerait beaucoup si elle pouvait obtenir quelques détails concernant l'Esprit : son nom, et d'autres détails pouvant servir à établir son identité. — Or, je reçus deux lettres, datées du 27 février et du 5 avril. Elles contenaient les renseignements que voici : *Primo* : le prénom ; *Secundo* : l'Esprit avait déclaré que Mme D... était sa sœur, et *Tertio* quelques détails sur Violette. *Toutes ces informations étaient rigoureusement exactes !*

Ensuite, Robert Dale Owen fait ressortir toutes les caractéristiques de cette remarquable communication : « Ainsi j'avais écrit une simple et courte lettre d'affaires à une personne que je ne connaissais pas et que je n'ai jamais vue, en un mot *totalemtent étrangère*, demeurant à 500 milles, dans une ville que Violette n'avait jamais vue, où je ne suis jamais allé ». Ces conditions étant données, il faut exclure toute idée d'une suggestion quelconque, d'une lecture de pensée, ou d'un rapport magnétique. Il serait également inadmissible de supposer qu'un éditeur ou un commerçant de Cleveland eût possédé des renseignements sur une personne dont le nom est obscur et qui est décédée dans un autre hémisphère, à 1000 milles de cet endroit. Et c'est de ces étrangers de si loin, que m'étaient arrivés, spontanément, sans que je l'eusse demandé et comme d'un monde supérieur, d'abord la description de l'extérieur d'une personne répondant exactement à celui de Violette, puis un nom laissant supposer que c'était bien elle-même qui se manifestait à eux, ensuite son nom à elle, et enfin la désignation de sa parenté avec Mme D... et tout cela, sans la moindre indication de ma part.

Or, c'est parfaitement l'Esprit de Violette qui a cherché et trouvé un médium apte à ce genre de manifestations et qui s'en est servi pour me donner une certitude de l'existence des Esprits ».

JOSEPH DE KRONHELM.

PRÉDICTIONS DE ROGER BACON

Dans le xii^e siècle vivait le célèbre moine franciscain, anglais, Roger Bacon, appelé *le Docteur admirable* à cause de ses connaissances scientifiques prodigieuses. Il se livra avec ardeur à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, surtout de l'alchimie, de la physique et de l'astrologie ; il acquit bientôt une instruction fort supérieure à son siècle.

Nous lui devons d'ingénieuses observations sur l'optique et la réfraction

de la lumière ; une explication de l'arc-en-ciel, une description de la « camera obscura ». On lui attribue l'invention du télescope, des verres grossissants, de la pompe à air et d'une substance combustible analogue au phosphore.

Dans ses écrits, on trouve des passages, où ces diverses inventions sont assez exactement décrites. Il proposa, dès 1267, la réforme du calendrier. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative, et d'avoir conseillé et pratiqué lui-même l'expérience. Sa haute science lui attira, sous le règne du pape Clément IV, les persécutions de la part du clergé. On l'accusa de sorcellerie ; il fut condamné, et passa dans les cachots la plus grande partie de sa longue vie. Il ne sortit de prison que peu d'années avant sa mort, qui eut lieu en 1294.

Roger Bacon a laissé des écrits sur presque toutes les parties de la science. Ses principaux ouvrages sont : *Opus majus* ; *Epistola de secretis operibus naturae* ; *Opus minus*, *Opus tertium*, *speculum alchemicum*, etc.

Dans son œuvre *Opus majus* (édition Iebb, 1733) on trouve beaucoup de prophéties. Parmi ces prédictions, faites il y a six cents ans, il y en a de très remarquables, qui ont été prouvées véritables par la science et l'invention modernes. Voici ses propres paroles :

« Des ponts sans arches seront jetés au-dessus de torrents impétueux. L'homme descendra dans les profondeurs de l'océan et pourra y aspirer l'air nécessaire. Ses pieds toucheront des sables d'or que la lumière du jour n'a jamais pénétrés. Il mettra en action les forces secrètes du soleil et de la lune, et l'on verra un homme assis au gouvernail, guidant la barque qui fend les vagues avec une rapidité plus grande que si elle était conduite par une multitude de marins ramant avec les bras. Le véhicule lourdement chargé ne sera pas plus longtemps traîné par des animaux haletants ; il s'élancera en avant sur la route avec une force irrésistible et une grande rapidité. »

Ces choses prédites il y a si longtemps, annonçaient clairement les grandes inventions de notre temps, telles que les ponts suspendus, la cloche à plongeur, les bateaux à vapeur, et les chemins de fer.

JOSEPH DE KRONHELM.

APPARITION D'UN PRÊTRE QUI VEUT SE LIBÉRER

Nous trouvons dans le *Psychic exchange*, le récit suivant, dont le témoin principal fut l'évêque anglican bien connu, le célèbre Bishop Willberforce.

Ce prélat étant en visite avec des amis, chez un gentilhomme de la campagne, remarqua un jour dans la bibliothèque un prêtre que personne ne sem-

blait connaître et qui, du reste, ne faisait pas attention à la société placée autour de lui.

Se trouvant seul avec l'hôtesse de la maison, l'évêque demanda qui était ce prêtre étranger? Vous l'avez donc vu disait la dame? — Mais certainement, il était dans la bibliothèque, où tout le monde a pu le voir.

— Précisément, reprit la dame tout le monde ne peut le voir et on le voit à la bibliothèque, seulement ; en un mot, c'est un esprit et ceux qui l'ont vu n'ont jamais osé lui adresser la parole.

— Eh bien j'aurai ce courage, répondit l'évêque, si l'occasion se présente. Effectivement, étant en visite plus tard et de nouveau entré dans la bibliothèque, il vit réapparaître le spectre.

L'évêque s'approchant lui dit : « Mon ami, vous paraissez en peine ; puis-je vous être utile à quelque chose ? » Le spectre du prêtre répondit : « Oui, vous pouvez m'aider ; je suis heureux que vous m'ayez parlé, car il nous est impossible de parler les premiers ». Ensuite il dit à l'évêque qu'il était aumônier dans la famille catholique qui occupait la maison, un demi-siècle auparavant, il lui était arrivé, un jour, de recevoir une confession écrite d'une dame, membre de la famille. Etant appelé dehors un moment après, il mit à la hâte le papier dans un livre de la bibliothèque et, ce même jour, il mourut d'une chute de cheval. Depuis il était dans une grande inquiétude, craignant de ne pas retrouver le papier qui, sciemment, était un secret confessionnel.

Il termina en indiquant à l'évêque la page du volume où était la missive, en le priant de brûler le papier sans le lire. L'évêque Wilberforce déclara avoir trouvé le papier à l'endroit désigné et l'avoir jeté au feu.

Depuis ce moment-là, l'esprit du prêtre disparut, personne ne le revit.

LA GUERRE

Si en face de la haine, nous plaçons en anthithèse l'amour, nous trouvons que la haine est une chose hideuse, abominable, mais combien plus horrible encore que la haine, la GUERRE, l'affreuse GUERRE, antithèse de la paix.

Cependant, il y a des personnes qui, à notre époque au ^{xx}e siècle, soutiennent que la Guerre a sa raison d'être ; bien mieux, que c'est une chose absolument nécessaire, indispensable pour le Progrès humain, pour l'Evolution de l'humanité, que souvent les guerres subies par les nations sont attirées par leur KARMA par la LOI DE CAUSALITÉ !!

Ceci nous paraît tout à fait paradoxal ; nous n'aurons pas de peine à le démontrer. Ce serait du reste par trop commode, de toujours objecter que, sur notre globe, tout s'accomplit en vertu de justes arrêts de Karma, absolument comme d'autres personnes prétendent qu'il ne peut y avoir de

guerre inique, puisque la Justice divine gouverne toute chose, que rien ne se fait sans la permission divine et qu'une nation écrasée par la défaite a dans son passé (très lointain peut-être) préparé elle-même les événements du présent, etc., etc !...

Tous ces dires ne prouvent rien, absolument rien ; ce sont des mots ou, si ces dires signifient quelque chose, c'est que dans l'esprit de certaines gens : *Karma* et la Justice divine gouverneraient seuls le monde, que l'homme n'aurait aucune espèce de liberté, dès lors serait un être irresponsable, *Karma* et la Justice Divine remplaceraient donc pour certaines gens la *Fatalité* ! Et, à ce compte-là, l'homme n'aurait rien à faire, qu'à laisser s'écouler sa vie sans aucun effort, sans aucune résistance, puisque sa misérable vie ne dépendrait en somme que du destin, que de *Karma* !

Bien qu'un tel raisonnement nous paraisse faux, nous admettrons cependant que les dettes de *Karma* soient inéluctables, qu'il faille, comme on dit vulgairement, *en passer par là, ou par la porte* ; ce ne serait pas encore une raison qui empêcherait de changer le cours de *Karma*. — Un débiteur qui est forcé de payer ses dettes peut les acquitter soit avec du papier, des billets de Banque, de l'or, de l'argent, du billon, des meubles ou des immeubles, par suite l'homme a certainement le droit de substituer aux effets de *Karma* d'autres effets, dès lors la guerre n'est pas une *nécessité inéluctable* ; et nous trouvons coupables, criminelles même au premier chef, des sociétés philosophiques, des *Fraternités* qui préconiseraient la guerre et s'efforceraient de prouver *per fas et nefas*, que la guerre est une excellente chose pour amener plus rapidement que par tout autre procédé l'Evolution humaine !...

Pour tout esprit sensé, il n'y a guère que les chanceliers de fer et de... plomb, que ceux qui vivent de la guerre, qui en tirent honneur et profits qui puissent admettre que de nos jours la guerre est un mal (eux disent *un bien*) nécessaire et nous trouvons que les Sociétés, qui sous prétexte de commenter la *Bagavad-Gîta*, font l'éloge de la guerre sont dans une fausse voie et font une besogne détestable et cependant, nous ne trouverions pas mauvais que ces mêmes commentateurs prêchassent la *guerre sainte* pour soulever, par exemple, le peuple hindou et l'exciter à secouer le joug anglais qui, avec une poignée d'hommes maintient asservis des millions d'individus.

Ainsi donc nous admettons la guerre défensive, la guerre, pour l'indépendance de sa patrie et de sa liberté, tandis que nous estimons qu'aujourd'hui, au *xx^e* siècle, tous les hommes de cœur, tous les esprits altruistes et bien pensants doivent réprover hautement la guerre ; tous les cœurs généreux doivent dire partout et à tous que la guerre est la ruine des nations ; que tout l'argent consacré à la guerre est volé au peuple, aux pauvres gens, aux travailleurs, aux producteurs, à tous ceux qui peinent, qui suent sang et

eau pour gagner leur misérable vie. Ils doivent dire que si en Europe, les basses classes sont dans la misère noire, leur situation ne provient que du gaspillage financier, qu'aux milliards annuels que les nations dépensent pour leur budget de guerre.

Cependant le pauvre manouvrier qui trace péniblement son sillon dans la terre, le pauvre mineur qui accomplit sa laborieuse tâche sont autrement utiles que le soldat. La guerre est de nos jours une très grande infamie aussi chacun devrait la combattre de tout son pouvoir et si elle a eu, dans les passés fort lointains, sa raison d'être, cette raison n'existe plus aujourd'hui. Tout ce que nous pouvons accorder aux commentateurs modernes de la Bagavad-gita, aux adorateurs de Krishna et aux admirateurs d'Ardjuna, c'est que la guerre est la période nécessaire, indispensable si l'on veut, dans tout commencement d'involution, ainsi qu'au début des Evolutions, alors, que la vie manifestée est impulsée dans son activité, par le pur instinct de nature inférieure, désir unique de grandissement et de conservation de l'Etre. — Les nombreuses et brèves destructions des véhicules par les combats de tous genres, se produisent alors avec un minimum de douleurs dont nos organismes affinés actuels s'effrayent outre mesure.

La Bonne Nature (*alma mater*) qui voulait le prompt rejet des véhicules incomplètement agencés pour l'activité de la monade dans la région physique, voyait les sanglantes mêlées avec une sage et patiente résignation. Puis vinrent les débuts des races humaines, déjà grandement involuées sous le rapport des formes, mais non sous celui de la mentalité et même des sentiments émotionnels ; encore à ces époques reculées, la guerre fut justifiable, il fallait protéger une agglomération politique et religieuse, il fallait défendre par le premier occupant le sol de la Patrie, il fallait aussi conserver la hiérarchie des pouvoirs reconnus et respectés, qui rendaient possible la vie commune, en ces temps de profonde barbarie.

Bien que fort méchant encore, l'homme de nos jours a progressé en intelligence et s'il fait la guerre, l'horrible guerre de conquête, il n'est qu'un monstre à face humaine, car il sait à présent fort bien qu'il fait œuvre démoniaque, acte de banditisme en dépouillant ses frères en humanité du sol que ceux-ci ont fécondé de leur travail et se sont appropriés sans dommages pour aucun et qu'ils ont rendu leur, en le cultivant et en y élevant leur race pour le progrès et la paix.

Donner à ce genre de RAPT le nom de *guerre* et même de *conquête*, est sans contredit un très grand crime qui aura son châtiment.

Défendre, excuser ou essayer d'expliquer cette lutte fratricide, par n'importe quel prétexte, n'est point le fait d'une âme possédant une grande culture intellectuelle non plus que des sentiments altruistes ; aussi j'affirme qu'un chrétien ne peut concevoir la justice d'une pareille opinion qui trouble tout sentiment généreux.

Pourtant il faut ajouter qu'à défaut d'arbitrage, une guerre s'impose à notre race, celle de l'indépendance du pays, par l'expulsion, même sanglante, des oppresseurs, ainsi que la défense contre d'égoïstes et cruels conquérants !

.....

Espérons que bientôt la véritable fraternité s'établira enfin sur notre globe et que le respect de la liberté individuelle, aussi bien que celle des grandes familles humaines appelées *Nations*, sera strictement respectée. En ce temps-là on se souviendra avec horreur des guerres iniques entreprises de nos jours pour le dépouillement par la nation de proie des paisibles et industriels Boërs massacrés sans pitié.

ERNEST BOSCH.

PHÉNOMÈNES MEDIANIMIQUES A LITCHENETZ

Constantinople, le 26 janvier 1901.

Très cher Monsieur Leymarie,

Je le crois, aucun journal de l'occident de l'Europe n'a rapporté les faits spirites du village de Litchenetz, district de Peréaslaw (Poltava, Russie d'Europe) je vous traduis quelques lignes du long article que le journal *Kavkaz*, du 6 janvier (vieux style) et qui paraît à Tiflis (Russie d'Asie), publie sous le titre « *phénomènes médianimiques étonnants* ».

Ce journal reproduit, *in-extenso*, le rapport sur ces faits, que le bulletin du diocèse de Vladimir a publié. (En russe le nom de ce bulletin est : Vlademirskih Eparhialnich Izvestiah).

« Au village Litchenetz, du district de Pereaslaw, la maison habitée par le prêtre Ivan Solovieff était depuis un certain temps en émoi par suite de phénomènes inexplicables. »

Le 20 novembre écoulé (vieux style) le père Ivan a adressé à l'évêque de Vladimir le télégramme suivant :

« Saint évêque, les démons habitent ma maison, allument le poêle, y brûlent des habits et autres objets, versent de l'eau, transportent des objets d'un endroit à un autre. Des centaines de personnes, qui viennent voir ces phénomènes, en sont témoins. Je prie humblement de faire des prières pour conjurer ces démons. (signé) Le prêtre Ivan au village de Litchenetz. »

L'évêque de Vladimir a aussitôt ordonné, par télégramme, au prêtre Pavl, de se rendre sur place et de faire une enquête dans la maison du prêtre Ivan Solovieff. Le rapport, très détaillé sur cette enquête et publié dans les

journaux russes mentionnés dit avoir constaté des phénomènes extraordinaires et en présence de plusieurs témoins. Notez bien, cher Monsieur Leymarie, que ces prêtres et gens ne connaissent pas le spiritisme. Ces phénomènes inexplicables pour eux, sont naturels pour nous autres spirites. Le rapport est trop long pour pouvoir vous le traduire, il renferme des faits de lévitation, d'apparitions, de cris, de bruits. Voici les derniers mots du rapport :

« Par le nom de Dieu, Tout Puissant, Roi miséricordieux des cieux, et
 « par le nom de tous les saints, je témoigne que tout ce que j'ai exposé
 « dans ce rapport n'est pas une invention et le fruit de la fantaisie, mais
 « que ce sont des faits réels que j'ai constatés pendant cinq jours, et cinq
 « nuits. »

Suivent les signatures : L'archiprêtre PAVL, Le prêtre SOLOVIEFF, L'institutrice NOJEVNIKO, L'infirmier DIMETRE KAPATZINSKI.

Le journal *Kavkaz* est un journal politico commercial, et le bulletin du Diocèse de Vladimir est un journal clérical; conséquemment, ni l'un ni l'autre ne sont des journaux spirites.

Vous pouvez faire usage de ma lettre publiant le fait du village Litchenetz dans votre estimée *Revue*.

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, mes salutations les plus cordiales. Le très humble frère,

JOS ARIÉ.

LES PLANS DE L'ESPACE

SUITE AUX ENTRETIENS SPIRITES.

I

Amis, ceux parmi vous qui nous ont suivis dans les études que nous avons faites précédemment sur l'*origine* et la *fin* des Êtres; sur le développement de la vie spirituelle dans les âmes et les effets qui en résultent; ceux-là seuls pourront tirer profit des aperçus que nous allons essayer de vous donner sur les plans de l'Invisible, plans où cette vie spirituelle se déroule : inconsciemment pendant l'incarnation, consciemment après la mort.

Vous avez compris, d'après nos explications, que l'âme est un foyer composé d'innombrables petits foyers formés par les groupements de parcelles à différents degrés d'épuration.

De ces foyers se dégage une émanation fluidique qui entoure l'Incarné d'une auréole appelée *aura* par les théosophes.

Cette *aura*, soumise aux lois d'attraction et d'affinité, produit l'effet d'une lentille qui attire sur elle le rayonnement des *auras* ou fluides similaires.

La réunion des émanations fluidiques, entourant chaque forme ayant vie sur le globe, compose à la planète une *aura* personnelle qui, à son tour, attire les fluides correspondants de l'Espace.

Le foyer de l'Infini projette également une *aura* dont le rayonnement divin entoure et pénètre les êtres, les mondes et les Univers.

C'est l'attraction de ce puissant foyer qui attire, groupe et condense les myriades de parcelles éparses dans l'immensité.

Pour comprendre le jeu de ces forces diverses, il faudrait pouvoir vous rendre compte des effets produits par leurs vibrations réciproques. Ceci est du domaine de la science pure, et déjà d'intéressantes découvertes vous mettent sur la voie d'une explication rationnelle de ces troublants problèmes.

En attendant que vos esprits, plus éclairés, puissent recevoir une intuition meilleure, nous vous dirons simplement ceci : tout dans la nature subit la loi des correspondances, et tout ce qui vibre, soit dans l'infiniment grand, soit dans l'infiniment petit, produit dans l'éther une vibration correspondante qui rapproche, unit ou sépare les corps ou les éléments.

Vous pouvez saisir maintenant les liens qui vous rattachent à tous les plans de l'Invisible. Les parcelles composant le foyer de votre âme étant à des degrés divers d'épuration, s'échangent constamment avec des parcelles du même degré, subissant par cet échange l'épuration nécessaire à leur progrès.

Les plus lourdes trouvent sur les plans inférieurs de l'Astral la satisfaction de leurs exigences grossières et matérielles.

Les plus pures vont chercher sur les plans élevés les correspondances qui peuvent répondre à leurs aspirations et à leurs besoins.

Ce sont les désirs et les émotions de l'âme qui provoquent, sur les degrés inférieurs, les vibrations par lesquelles se produisent les courants fluidiques qui vous transmettent les suggestions, bonnes ou mauvaises, des forces inférieures.

C'est la prière, ce sont les hautes aspirations de l'âme qui déterminent, sur les plans élevés, les puissantes vibrations par lesquelles vous parvenez le secours et l'appui des forces supérieures.

C'est le fluide éthéré ou rayonnement de l'infini qui règle et coordonne les effets et les mouvements de tout ce qui vibre dans l'Espace.

En lui résident les forces mystérieuses qui dirigent l'Évolution et assure la morale du progrès.

Depuis le soupir de l'enfant qui naît à la vie jusqu'à la haute envolée du génie supérieur, tout s'enregistre et se conserve dans ses précieuses archives.

Lorsque l'homme aura appris à remonter jusqu'à la source d'où il émane,

ce ne sera plus seulement à l'astre du jour qu'il adressera l'hommage de son admiration et de sa reconnaissance, parce que c'est lui qui développe et entretient la vie de son corps. Ce sera surtout vers ce puissant et merveilleux foyer de l'Infini qu'il enverra le tribut de son adoration et de son amour, parce que c'est lui qui féconde, active et vivifie la vie de son âme.

(A suivre).

REFORMEZ-VOUS. — GROUPE DE M^{me} PERRIQUET

Mes amis, le spiritisme a été, pour une multitude de gens de bonne foi, mis dans les ornières au lieu de le placer toujours sur la voie libre des belles routes du bon sens ; peut-être les limites dans lesquelles il fut enfermé et que chacun a resserrées par habitude, comme le font toutes les sectes religieuses, doivent-elles être abattues pour laisser plus d'essor à de libres et scientifiques recherches. Moins de ligatures pour la pensée et plus d'élan vers l'idéal et la haute culture spirituelle.

Il faut bien comprendre sa mission, s'élever intellectuellement et tendre la main à ses frères attardés, en bannissant toute vanité et surtout l'orgueil. Les spirites sont des instruments de progrès sur la terre ; ils pensent, s'agitent, mais Dieu les mène, car il est en tout, partout, et pénètre tout.

Les intérêts humains avant tout, disent dans leur for intérieur la plupart des médiums écrivains, et s'ils obtiennent une belle dictée, ils en sont énor-gueillis et se croient indispensables et infaillibles. Devenus chefs de groupes, ils s'imaginent ne pouvoir être remplacés. Le médium à incarnation simule trop souvent la prise de ses organes par un esprit et alors ses discours sont diffus, n'ont rien qui émeut, pour l'assistant éclairé et observateur, le spectacle est navrant.

Quant au médium écrivain, qu'il n'oublie pas que sa main ne doit reproduire que la pensée des esprits ; s'il agissait autrement, ses guides pourraient lui enlever sa faculté et même le punir indirectement pour n'avoir pas accompli strictement son devoir. Pour augmenter le nombre des membres d'un groupe, le président met trop en évidence un sujet écrivain ou à incarnation ; il se fait ainsi l'esclave d'une indisposition de ses sujets. Dans les groupes, tous les membres et sujets doivent être égaux, les médiums à la disposition de tous. Tout en Dieu, et tout à la fraternité médianimique, telle doit-être leur devise.

Si les sujets se laissaient entièrement aller à nos impulsions, que de belles et intéressantes choses vous obtiendriez ; nous vous guiderions vers l'unité, vers la charité selon la justice, vers la cohésion réelle des familles.

Je vous le souhaite ardemment. (Dictée attribuée à A. K.)

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite)

Voilà ce qu'elle nous donne cette matière « exécrée », que tant de philosophes, de moralistes et de théologiens farouches, maudissent et excommunient depuis dix-neuf siècles révolus.

Il faut avoir vraiment le cœur bien dur et l'âme incurablement ingrate, pour n'être pas touché par tous les bienfaits que nous octroie cette généreuse et séduisante ennemie.

Je n'ignore point que ce sont justement ces séductions de la matière qu'incriminent ses détracteurs et que c'est à elles qu'ont voulu échapper les anciens ascètes, en se réfugiant dans les sables du désert. Je sais encore que ces ascètes — race dès longtemps éteinte — ont eu pour successeurs nombre de gens qui, à leur détriment, du reste, s'abandonnent assez gaiment à ces tentations dont St-Antoine a tant souffert. Mais à qui donc la faute, en somme, sinon à ceux qui ne veulent pas admettre qu'il puisse exister un juste milieu entre les solitudes de la Thébàide et les excès d'une civilisation surchauffée, pour laquelle les vocables de modération et de tempérance ont perdu toute signification ?

Rétablissons les faits, nous autres spiritualistes bien informés. La matière n'est redoutable qu'à ceux qui s'en font volontairement les esclaves. Quant aux autres hommes, heureux affranchis qui savent ce que vaut et ce que peut leur volonté, qu'ils admirent la magnifique harmonie qui résulte de la collaboration de ces deux puissants facteurs, esprit et matière dont la différence n'est qu'apparente, dont l'antagonisme n'a jamais existé que dans l'imagination des sectaires affolés et dont l'œuvre commune assure la réalisation du plan divin dans sa majestueuse ordonnance.

Et qu'elle est belle cette ordonnance ; qu'il est admirable cet atelier de la vie où les éléments générateurs savent si bien s'associer, que l'on se demande où peut bien se trouver cette ligne de démarcation dont tant de fanatiques ont exagéré l'importance et dénaturé le caractère.

Nous n'avons qu'à remonter dans les ténèbres du passé qu'éclairent les révélations de la doctrine ésotérique, pour constater avec quelle constante régularité s'est effectuée cette association progressive de l'esprit et de la matière.

Vous savez quel admirable processus s'est fait dans l'évolution de l'humanité, dès ses plus lointaines origines. Vous savez que notre race actuelle, qui est la cinquième, a été lentement, longuement préparée par les races primitives...

— Mais non, lui dis-je ; veuillez, je vous prie, m'initier à ces mystères.

— Eh bien, reprit mon savant ami, voici ce que nous enseignent les Maîtres.

C'est avec une prodigieuse lenteur, à travers les « Vagues de la Vie », qu'a évolué la monade divine qui constitue notre individualité. Quatre races humaines progressivement mentalisées ont précédé la nôtre. La première, issue de simples éléments primordiaux de provenance solaire, ne fut composée que d'êtres au « corps d'ombre » sortes de vapeurs denses qui ne furent solidifiées que dans la seconde race, et c'est pourquoi l'une et l'autre sont désignées sous le nom d'*Astrales*.

La troisième, complétée par l'immixtion d'une certaine dose de mentalité supérieure, constitua la véritable race-souche dont nous sommes les descendants perfectionnés. Cette race à laquelle l'on a donné le nom conventionnel de *Lémurienne*, habita le continent austral (*Lemuria*) dont les nombreux îlots de la Polynésie sont les débris épars.

La quatrième, celle des *Atlantes* ou race rouge, vécut sur les îles immenses de l'Atlantide dont les Açores, les Canaries, les îles du Cap vert, Ténériffe et certaines portions littorales de l'Afrique occidentale, rappellent, seules, l'existence.

Il ne reste de ces deux races éteintes que certains descendants dégénérés — tous lémuro-atlantéens — tels que les Veddhas, les Boshimans, les Tasmaniens, les Akkas, etc.

— La doctrine ésotérique lui demandai-je, possède-t-elle quelques données sur la durée approximative de ces races primitives ?

— Oui. L'on nous dit que l'homme, plus ou moins mentalisé, existe sur la terre depuis environ dix-huit millions de nos années et que la cinquième race, la nôtre, a commencé son évolution, il y a un million d'années, tout au moins. Vous voyez que nous sommes loin de la chronologie de nos manuels d'histoire classique que nous fournit l'Université et qui ne concèdent à l'humanité actuelle qu'une durée de six ou sept mille ans, tout au plus.

— Et notre cinquième race, sera-t-elle la dernière ?

— Non certes ; d'autres lui succéderont sans doute et l'on affirme, même que certains précurseurs de la sixième race — très rares à la vérité — ont déjà fait leur apparition sur notre terre.

Mais revenons à l'objet principal de notre entretien, à savoir la convergence réciproque des éléments matériels et des éléments spirituels qui constituent l'homme moderne. Cette convergence, ce rapprochement, n'a jamais cessé de se manifester.

Combien sommes-nous différents en mentalité de nos grossiers ancêtres, de ces êtres fantomatiques et pour ainsi dire crépusculaires des deux premières races — races préparatoires, aux corps flottants, tissés de brumes

et d'esprit plus ou moins solidifié — des Lémuriens problématiques de la troisième et des Atlantes rouges de la quatrième !

Les découvertes récentes de la psychologie et de la physiologie qu'enrichissent tous les jours, les merveilleux phénomènes de la psychométrie, du magnétisme, de l'hypnotisme, du spiritisme expérimental (télépathie, suggestions, matérialisations, extériorisations de la sensibilité et de la motricité)... je cite au hasard, sans m'occuper de la classifications de ces manifestations de sciences plus ou moins occultes — combien toutes ces découvertes, dis-je, ont élargi le champ des études spiritualistes et reculé les barrières qui bornaient les timides investigations des savants, au cours des premières années du siècle qui vient de finir !

Interrogeons les sensitifs, ces merveilleux voyants de l'invisible dont les regards, non moins puissants que les fameux rayons X, transpercent l'opacité de la matière qu'illumine l'esprit.

Que nous disent-ils, ces prestigieux visionnaires ? c'est que le visible et l'invisible n'ont ni frontière, ni points perceptibles de suture, que le corps de l'homme où sont censés lutter, depuis tant de siècles, les deux antagonistes irréconciliables, n'est autre chose en réalité qu'une matérialité phosphorescente dont la transparence est telle qu'ils peuvent distinguer au travers de leurs enveloppes, tous les éléments de notre organisme matériel. Autour de ce corps physique, ils voient comme un nuage que forme l'irradiation d'une masse de corpuscules solides, liquides, gazeux et éthérés — émanation qu'on appelle *aura*, en langage scientifique. — Ils voient dans la matière éthérique de nos corps, se condenser le principe de la vie physique, tous le long de nos cordons nerveux, sous l'apparence d'un fluide rose dont l'éclat se manifeste particulièrement aux points spéciaux où elle se concentre. Alors que notre corps astral se sépare de notre organisme physique, pendant notre sommeil, ils le voient flotter au-dessus de nous, sous la forme d'une vapeur bleuâtre, au milieu de laquelle se dessine l'image de notre corps matériel endormi.

Bien plus, ils perçoivent, ces prodigieux sensitifs, jusqu'aux effluves de nos pensées, de nos émotions, de nos passions qui se manifestant par des ondulations plus ou moins colorées (émanations *odiques* de Reichenbach), font rayonner autour de notre tête les vibrations les plus fugitives de notre cerveau et qui, tout invisibles qu'elles soient pour des yeux ordinaires, sont à ce point réelles qu'elles laissent leur image sur nos plaques photographiques.

Et l'on nous apprend bien d'autres choses encore, alors qu'on nous déclare que l'homme est en communication permanente avec le monde sidéral lui-même et que cette chose mystérieuse qu'on appelle l'éther vibre à l'unisson de notre organisme psychique, si bien que les phéno-

mènes intimes qui nous agitent semblent avoir un écho, un retentissement, comme une sorte d'image dans le fluide invisible qui nous entoure, et où notre force vitale puise son alimentation normale, par un mouvement d'échange continu, analogue à celui qu'opèrent nos poumons dans l'atmosphère — en un mot, par une véritable « respiration fluidique de notre âme » ! Ce sont les propres expressions du D^r Baraduc qui vient de découvrir ces merveilles.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage ?

Tout vibre et rayonne dans la création vivante, parce que toute vie est évolution, force, lumière et que c'est au sein de cette émanation divine, qu'esprit et matière consomment l'unité des divers éléments de l'être collectif que nous appelons l'univers.

C'est ainsi que me parla mon savant initiateur.

Je me séparaï de lui, rêveur, tout heureux de ce que je venais d'entendre, mais quelque peu fatigué, je l'avoue, par ces hautes spéculations vraiment ardues pour un néophyte frais éclos comme moi et qui, dans la situation toute spéciale où je me trouve, ne désire plus qu'une chose : descendre au plus profond de son cœur pour en écouter les palpitations attendries, s'isoler, se recueillir dans ses pensées exquises qui, toutes, s'élancent éperdument vers vous... vers toi, l'aimée, la révélatrice bénie dont le doigt m'a montré le ciel...

Amour et reconnaissance infinie !

ROBERT.

VELLÉDA A ROBERT

Plogoff, 10 août.

Savez-vous bien, mon cher ami, que vous en remontrerez bientôt à votre humble professeur en spiritualisme et que la savante prêtresse d'autrefois devra retourner à l'école de son disciple devenu maître, à son tour.

Que de merveilles vous me racontez et combien je suis heureuse... quelque peu fière aussi, de recevoir l'instruction de celui-là même à qui « du doigt, j'ai montré le ciel » suivant votre jolie expression. Je connaissais assez bien ma « théorie » ; mais j'avoue n'avoir jamais assisté à des scènes pareilles à celles que vous ont montrées nos frères d'Amérique. Avec quelle frémissante émotion j'ai lu la communication qui me concerne. C'est donc bien vrai que je suis votre « sœur psychique », puisque de l'autre bout du monde m'en arrive la nouvelle et si douce assurance.

Et puis, à cette joie émue, a succédé l'horreur profonde. Par quelle mort tragique et terrifiante notre père bien-aimé a été arraché de ce monde ! Nous l'ignorions tous et ma pauvre mère en a été douloureusement bouleversée. Une communication immédiate de notre ami céleste nous a heureusement réconfortés. Nous avons levé les yeux vers ces régions glorieuses

où il habite dans le cercle des grands Esprits... Et de plus, il est votre guide, ô cher aimé de mon âme et c'est lui, paraît-il, qui vous a conduit vers nous ! Qu'il soit à jamais béni pour cette dispensation dont dépendra l'ineffable bonheur de notre vie !

Puis, quelles révélations inouïes sur les existences antérieures de mon père et de mon grand-père ! Cette évocation d'un passé que tous ignorent ; cette résurrection d'entre les morts, ces siècles ensevelis dans l'ombre et qui, remontant à la lumière, revivent pour nous d'une vie fantomatique... que de prodiges accumulés !

Quoi encore ? Ces fleurs que vous apportent les Invisibles, ce médium, cette femme qu'une force inconnue fait flotter dans l'espace et cette chère petite sœur qui, surgissant du sépulcre où vous la croyiez ensevelie pour jamais, vient vous regarder et vous sourire... Non, c'est trop d'émotions déconcertantes à la fois pour nous autres, pauvres incarnés qu'éblouissent ces aveuglantes lueurs de l'au-delà ; aussi, ai-je été tout heureuse de lire et de relire l'explication si claire que vous a donnée votre nouvel ami, sinon de ces « miracles », car le mot est inexact, tout au moins de ces phénomènes troublants, mais si consolants aussi, et combien je suis avec vous, d'esprit et de cœur, quand vous me dites en résumant vos impressions, que celle qui ressort, dominante et souveraine de ces spectacles de l'autre monde, c'est que « l'esprit est la seule réalité qui pénètre l'univers ».

C'est avec transport et sainte ivresse que je m'élançai avec vous à la suite de ces divins amis qui nous convient, dès cette terre, à nous joindre en esprit à leurs légions « diamantées », montant de cercle en cercle, vers l'ineffable, vers le Foyer d'amour, vers notre Père qui est aux cieux !

A vous, bien-aimé, toute à vous.

VELLÉDA.

ROBERT A JACQUES

Chicago, 22 août.

Merci, merci, mon excellent Jacques, pour la lettre exquise que tu viens de m'envoyer.

C'est par un délicieux petit tableau d'intérieur qu'elle débute. Je vous vois tous, mari, femme, enfants grimpant aux jambes, criant, riant — avec une toute mignonne larme au coin de la paupière — confondant vos interjections, vos tendresses, vos baisers... Ah oui ! bien sûr, c'est là le bonheur, le vrai, le pur, le seul !...

Et c'est moi qui te dis cela, moi le célibataire réfractaire, le sceptique irréductible, l'homme des clubs, des théâtres, des salons, l'adepte forcené des plaisirs égoïstes !... Ah ! tu peux bien rire, va, tu peux rire de cette volte-face, de cette déroute d'un vieil homme et de sa métamorphose inénarrable.

Puis, sans insister davantage sur tes belles et bonnes joies personnelles, tu me parles de Plogoff... c'est-à-dire de Velléda, « la mienne » comme tu la qualifies adorablement. Tu me parles de sa mélancolie qui la rend plus belle encore, de ses tristesses qui me la font plus chère, de ses larmes... Oh ! cette larme furtive qui glisse sous ses longs cils et qu'elle essuie bien vite... mais qu'on a vue briller.

A ce paragraphe de ta lettre, j'ai failli faire un coup de tête, c'est-à-dire boucler mes malles et planter là l'Amérique, avec ses manufactures et la culture intensive de ses caféiers. Mais, j'ai heureusement réfléchi, je me suis ressaisi à temps, et c'était d'autant plus convenable, que mon pauvre oncle est malade, découragé, tout au moins. Or, quand un homme de sa trempe a lâché le gouvernail, c'est qu'il s'est déclaré à fond de cale une voie d'eau qu'il n'est plus possible d'aveugler.

Et encore, si je n'avais, dans le cas présent, qu'à constater cette marque de défaillance ; mais si tu savais ! on affirme qu'il ne se fait plus de miracles. Eh bien, si, il y en a encore. Figure-toi... mais non, ne cherche pas, tu ne trouverais rien qui soit comparable au fantastique phénomène qui vient de s'opérer dans le frère de mon père.

Il est spirite, mon cher !... spirite, c'est peut-être trop dire, disons plutôt candidat au spiritualisme. Et après cela, tu sais, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle... à tirer toutes les échelles. Je dois te dire tout d'abord — ce dont tu ne seras pas surpris, sans doute — que je m'étais scrupuleusement gardé de lui parler de l'objet de mes préoccupations habituelles. J'aurais plutôt avalé ma langue. Mais voilà que ce diable d'homme qui connaît tout Chicago, a eu vent de la chose.

Un soir, au dessert, me regardant avec l'expression d'ironie comique que lui donne l'habitude de fermer un œil à demi, quand il se sent d'humeur gouailleuse :

— Alors, me dit-il, en fermant complètement son œil, tu fréquentes une société spiritualiste ?...

— Quelle société ? mon oncle.

— Allons, ne fais pas le malin. Celle d'Electa Dawinsport que patronne le décédé John Parker, précédemment juriconsulte, actuellement « désincarné » de son état.

Et de rire... en relevant inopinément sa paupière alourdie.

— Fichtre ! mon oncle, lui dis-je, m'est avis que vous êtes supérieurement informé pour un matérialiste dédaigneux, intransigeant et militant...

— Allons, allons, pas de subterfuges et réponds-moi, catégoriquement.

— Eh bien oui, je fréquente la dite société.

Et là dessus, nouveaux rires, quolibets, épigrammes variées dont je te fais grâce.

— Voyons, Robert ! Et moi qui me figurais avoir pour neveu un homme équilibré !

Ce dernier mot me fit sourire, non sans une petite grimace dont tu comprends, n'est-ce pas, toute la signification. Je me rappelais l'avoir employé, moi aussi, ce mot inepte, en semblable circonstance.

— Ecoutez, mon oncle, lui répondis-je d'un ton sérieux, il est des questions qu'on ne discute pas, des opinions dont on se réserve l'entière et intangible propriété. Une discussion sur le sujet auquel vous faites allusion pourrait exciter votre bile, troubler votre digestion, vous donner peut-être une mauvaise nuit, ce dont je serais désolé, vous n'en doutez pas. Causons affaires, croyez-moi, cela vaudra mieux... Et à ce propos, dites-moi donc combien de peaux de lapins l'on a reçues d'Australie, la semaine dernière.

— Ha ! ha ! Tu ne veux pas répondre, mon gaillard. Eh bien à ton aise. Au surplus ton silence me suffit et c'est tout ce que je voulais en savoir. Après quoi, d'un air goguenard, il acheva de peler sa poire.

Cette escarmouche, très légère du reste, fut la première et la dernière. Que s'est-il passé, depuis, dans cette cervelle originale et bizarre ; quelle volte-face subite s'est faite dans cette nature prime-sautière et toute d'une pièce ? Mystère. Tout ce que je puis dire, c'est qu'après sa tentative avortée auprès de moi, il eut plusieurs entretiens avec un nouvel ami, un Français dont j'ai fait la connaissance et qui, en m'introduisant dans la société en question, m'a fait assister à des scènes inimaginables que je te raconterai tôt ou tard et dont tu seras émerveillé. Ce que je puis affirmer encore, c'est qu'à partir de ce moment, l'état d'esprit de mon oncle me parut singulièrement modifié. Il devint sérieux, causa beaucoup moins, ne ferma plus son œil narquois et ne se moqua plus ni d'Electa, le médium, ni de John Parker, le « désincarné » qui autrefois le faisait tant rire.

Il me parla même parfois de sa fin prochaine et me mena, pendant huit jours consécutifs, chez son notaire, où furent arrêtées toutes ses dispositions testamentaires. Il parla enfin de se retirer des affaires, projetant d'aller vivre à la campagne, dans une jolie propriété qu'il possède, près de Chicago. Si, après que je ne serais plus là, me dit-il un jour avec une certaine mélancolie, il te prend fantaisie de liquider ta situation, la chose se fera sans difficulté. Mes affaires sont en ordre et mon notaire, en qui j'ai toute confiance, sera pour toi ce qu'il a été pour moi, c'est-à-dire le conseiller le plus sûr et l'agent le plus consciencieux pour toutes opérations... possibles : ventes, cessions, échanges, placements, transactions généralement quelconques.

Voilà où nous en sommes et un tel état de choses me fait entrevoir, sauf incidents inattendus, la possibilité de revenir prochainement en Europe.

Inutile de te dire avec quels tressaillements de joie — mêlée toutefois d'une certaine tristesse — j'envisage une pareille possibilité.

Et maintenant, mon cher ami, mon frère, car tu appartiens désormais à notre famille, je t'envoie l'expression de tout ce que peut renfermer une âme aimante, reconnaissante surtout — car sois bien convaincu que je n'ai rien oublié!...

A toi et de tout cœur,

ROBERT.

(A suivre).

ED. GRIMARD.

AVIS AUX SCEPTIQUES

« Un Espagnol de distinction, Don Segundo Oliver, qui peut donner le diagnostic des maladies, et écrit automatiquement sous la direction des Esprits, offre, d'après la *Revista de Estudios Psicologicos* de Barcelone, la somme de 20.000 pesetas (environ 20.000 francs), qui sont disposés dans ce but au Crédit Lyonnais, à toute personne capable de prouver que le phénomène auquel il sert d'instrument a une origine autre que celle que la théorie spirite lui attribue. Ce défi est reproduit dans le *Harbinger of Light* de Melbourne, et dans le *Light*, de Londres, d'où le présent article est tiré. »

« Voilà une chance pour les sceptiques ! Il y a quatre ans, M. Oliver offrit 10.000 pesetas dans le même but, mais personne ne se risqua à les réclamer, M. Oliver est aussi médium dessinateur, et le même numéro de la *Revista* publie quatre reproductions photographiques de dessins obtenus par sa main. Ces dessins sont assurément fort remarquables par leur composition, leur complication et leur parfaite symétrie : ils sont en effet bilatéraux, et les milliers de courbes qui se trouvent d'un côté sont exactement et minutieusement reproduites de l'autre. Ce Monsieur ne possède pas la moindre connaissance du dessin, et cependant il dessine très exactement les traits des décédés. Aujourd'hui, il offre une récompense de 20.000 francs à toute personne qui présentera pour l'exécution de ses dessins, une théorie plus rationnelle que celle des spirites. »

« Dans leur propre intérêt, et pour discréditer le phénomène psychique, que nos adversaires relèvent donc le défi ! Sinon qu'ils avouent honnêtement leur défaite ! »

Il est à la connaissance du traducteur des lignes précédentes que ce défi n'est pas isolé, et certainement plusieurs de nos lecteurs ont eu l'occasion de lire quelques autres paris semblables qui n'ont jamais été relevés. Entre plusieurs autres, il en est un, proposé par le Dr Wolfe, de Cincinnati, auquel une large publicité fut donnée, et qu'il rappelle dans son ouvrage « *Startlings Facts* ». Ce défi, qui ne le cédait pas en importance, autant que mes

souvenirs sont exacts, avec celui qui fait l'objet du présent article, eut le sort de tous les autres, que nos lecteurs peuvent connaître et se rappeler.

L'intérêt, l'appât du gain, ne furent point suffisants pour décider nos contradicteurs à sortir des explications vagues, nuageuses, entortillées de termes soi-disants scientifiques, qui cachent, sous des termes plus ou moins venus du grec, le creux et le néant de l'hypothèse pure. Lorsque les spirites, agacés de ce fatras de conceptions en l'air, ajoutent au positivisme du fait celui de l'argent, ils constatent qu'en face d'eux ils ne rencontrent plus que le vide et le silence. Pour négatif qu'il soit, est-il un fait plus démonstratif?

G. BÉRA.

BIBLIOGRAPHIE

LA MEDIUMNITÉ

par le Dr VISANI-SCOZZI.

Cher Monsieur : J'ai parcouru le vol. *Mediumnité* du Dr VISANI SCOZZI que vous m'avez adressé, avec la plus vive satisfaction ; je ne me trompe pas en vous disant que c'est l'ouvrage le plus complet sur la matière qui ait paru en Italie, et ici, il a créé un vif mouvement parmi les gens éclairés, tellement l'ouvrage est consciencieusement écrit, pensé, appuyé sur des faits dus à des recherches scientifiques méthodiques.

LA PREMIÈRE PARTIE : *Hypnotisme et médiumnité* donne en hypnotisme les notions les plus détaillées puisées dans les meilleurs ouvrages sur la matière et entremêlées d'expériences personnelles faites constamment par le Dr Visani Scozzi.

Dans *médiumnité*, l'auteur fait rapidement l'histoire du spiritisme depuis son origine en Amérique jusqu'à nos jours, mais il y a là une étude préliminaire très intéressante de l'auteur. Ensuite il commente toutes les suppositions théoriques qu'on a fait sur ce nouvel ordre d'idées, en les classant toutes avec ordre et logique, afin que chacun en puisse bien juger. Lui-même avait déjà son bagage de remarques pour contrôler.

M. Visani précise ici son vif désir de suivre des expériences suivies avec le médium Eusapia Paladino et pour cette fin, il lui demanda plusieurs séances.

DEUXIÈME PARTIE : Les quatre séances expérimentales que le docteur eût à Naples, avec Eusapia, furent soumises à des conditions préalables et au contrôle le plus rigoureux, ce que le médium accepta avec gaieté. Chaque compte-rendu est suivi d'observations personnelles et de commentaires les plus minutieux, pour initier le lecteur à un ordre de faits qui peut lui paraître extra-scientifique, mais qui est bien selon la science.

TROISIÈME PARTIE : *De la doctrine de la médiumnité*. Il y a là les observa-

tions et les analyses de l'auteur qui ne quitte jamais le sentier d'une saine et scientifique logique, toutes frappées au coin du plus vif intérêt. Pour être conséquent avec lui-même, le docteur a noté avec soin, toutes les tromperies dont sont susceptibles les médiums et les trucs que trop souvent ils emploient.

Il a fait et établi la grande différence qui existe entre une véritable séance de médiumnité et une d'imitation, pour en bien signaler l'absolue distinction.

Les conclusions de l'auteur, frappées au coin du simple bon sens et dictées par un observateur, devront être méditées, car elles sont données par sa sagesse et par son esprit de justice.

Ce bel ouvrage édité en Italien et qu'on va traduire en français, à 450 pages in-18, sur beau papier. La première édition étant presque épuisée, l'éditeur Florentin R. Bemporad et fils, fait imprimer la deuxième; l'œuvre si consciencieuse et si bien écrite de M. Visani-Scozzi le mérite à tous les titres.

Hier chez Mme la Comtesse Brenda, chacun parlait avec admiration de « Médiumnité »; ce volume prouve comment un parfait matérialiste, comme le fut le Dr Visani-Scozzi, si haut classé à Florence pour son intelligence hors ligne, peut devenir spirite en étudiant sans parti pris, avec méthode et d'une manière suivie.

« Médiumnité » fera certainement un grand bien à la cause.

COMTESSE C.

Nous avons passé en 1896, une soirée à discuter avec le docteur Visani chez la comtesse Mainardi qui habitait Florence; nous avons pu nous rendre compte de son haut esprit de discernement et d'analyse. L'auteur est un galant homme, dans toute l'acception du mot.

P.-G. LEYMARIE.

JÉSUS-CHRIST, SES APOTRES ET SES DISCIPLES

Tiré du journal des femmes.

Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XX^e siècle est un livre qui vient de paraître, d'un caractère nouveau, hautement moralisateur par la pure vérité qu'il dégage. Son auteur, le comte Camille de Renesse, est un esprit rationnel, juste et large. Son style est clair, harmonieux.

Il prend le christianisme à ses débuts et dévoile les altérations stupides et cruelles que sa doctrine a subies durant le cours de vingt siècles. Ses apôtres ou prêtres ayant, par leur esprit de domination, trahi son évangile d'amour, de paix et de fraternité pour en faire un évangile de sang et de

haine. Ils ont capté les consciences en se disant les dispensateurs des récompenses et des peines éternelles.

Outre la puissance de la force occulte, ils ont acquis celle des biens matériels par des exploitations de toute nature. L'Eglise catholique est le plus grand capitaliste qui soit. Cependant le Christ a dit à ses apôtres : « N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et les vers les consomment... Vous ne pouvez servir en même temps Dieu et les richesses. »

Aussi le prophète Jésus pourrait-il à nouveau nous mettre en garde « contre ces faux apôtres qui viennent à nous comme des brebis qui, au dedans, sont des loups affamés, dévorants. »

Toute l'œuvre du comte de Renesse est d'une logique implacable, confondant en leurs faits et gestes nos exploiters religieux.

Aimer le bien, le beau, par la fusion des cœurs dans la puissance de la vie et son éternelle évolution, telle est en somme la loi du Christ admirablement rappelée et décrite par son commentateur. A. H.

AUTOUR DES INDES A LA PLANÈTE MARS

« Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ». Ce vieux proverbe trouve dans la vie de chaque jour de multiples applications. Beaucoup de savants déjà ont donné, chacun à leur tour, leur coup de cloche, pensant alors sonner le glas du spiritisme. Mais ce dernier, qui, malgré tout, continue à grandir en âge, et peut-être aussi en sagesse, ne manque pas de répondre à chaque coup de cloche pour prouver que ce n'est pas encore le moment de chanter le *De Profundis* sur sa tombe.

Dans son étrange et captivant ouvrage « Des Indes à la planète Mars », M. Flournoy, l'éminent professeur, tire de ses observations et expériences des conclusions touchant le spiritisme, qui tendent à démontrer les erreurs sur lesquelles celui-ci reposerait.

C'est de Genève qu'était partie l'attaque, c'est de Genève que part aussi la défense : Un des membres les plus distingués de la Société d'études psychiques de Genève a fait, pendant l'année 1900, aux séances de cette Société, l'examen critique de « Des Indes à la planète Mars ». Ce sont ces conférences que la dite Société a fait réunir en un volume sous le titre de « Autour » des Indes à la planète Mars (1).

En ces pages, qu'il faut lire d'un bout à l'autre et attentivement pour ne rien perdre de leur valeur, l'auteur suit pas à pas l'exposé de la méthode, les principaux faits objets de l'expérience, les hypothèses scientifiques qui tentent l'explication des faits, la discussion philosophique enfin qui veut passer condamnation sur la doctrine spirite. Tous les points, tant essentiels que secondaires ont été repris et examinés avec l'impartialité et la froide raison d'un esprit vigilant, armé de clairvoyance et de pénétration, par lequel chaque question étudiée ne l'est pas à moitié et se trouve au contraire si bien mise en lumière sous toutes ses faces, qu'après avoir suivi la discussion on garde une grande impression de clarté.

Le but de cette étude n'est pas d'établir que les faits médianimiques ou somnambuliques, relatés dans l'ouvrage de M. Flournoy et attribués par l'éminent professeur

(1) 1 vol. in-8°, 224 pages, 2 fr. 50, à la librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

au subliminal, doivent être classés parmi les faits purement spirites, certains cas seulement, sont mis en évidence, ou l'explication scientifique est insuffisante.

A côté de divers passages où l'hallucination, le subliminal sont traités de main de maître, ce qui ressort lumineux de tout l'ouvrage, c'est la sagesse, la raison, la justice de la philosophie spirite comprise dans toute son ampleur et appuyée aussi sur la méthode scientifique plus intégralement appliquée peut-être que dans la démonstration de telle hypothèse scientifique.

Tous ceux qui ont lu et admiré, avec raison, « Des Indes à la planète Mars », se doivent à eux-mêmes d'entendre l'autre cloche, et, en méditant certains passages de *Autour* « des Indes à la planète Mars », plus d'un éprouvera de nouveau que : De la discussion jaillit la lumière.

C. A. P.

NÉCROLOGIE

Nous lisons dans le *Light* :

C'est avec un profond regret et une sincère sympathie pour la famille et les amis qu'il a laissés que nous annonçons le décès de M. F.-W.-H. Myers, mort à 58 ans, le jeudi 17 janvier, à Rome, où il se trouvait pour sa santé. C'est une bien grande perte pour la société de « Recherches Psychiques » dont on peut dire qu'il était l'âme et la vie depuis sa formation en 1882. C'est un problème à considérer de savoir qui pourra réellement tenir sa place, et nous craignons que la solution soit difficile.

Certains détails sur l'histoire de sa vie se trouvent dans les colonnes du « *Times* » ; mais il nous est connu bien mieux par l'intérêt qu'il apporta aux recherches psychiques et par ses nombreux articles dans les « *Proceedings* » de la société qu'il dirigea si habilement pendant de longues années. De tous les travaux, le plus important peut-être, fut celui qu'il publia sous le titre « *Fantômes des Vivants* » avec la collaboration de MM. Edmond Gurney et Frank Podmore.

L'association de ces noms fit même faire à Stainton Moses la plaisante remarque que, de ces trois messieurs, l'un désirait croire mais ne le pouvait, l'autre ne désirait pas croire quoiqu'il advint, et le troisième ne pouvait croire et n'y tenait pas. Nous ne dirons pas laquelle de ces trois définitions s'applique à M. Meyrs, mais il est consolant de savoir que notre ami, qui vient de nous quitter, avait enfin acquis une conviction complète à son indicible satisfaction.

Nous savons qu'il assista à une quantité considérable de séances avec divers médiums, mais sans aucun résultat positif, et qu'il semblait alors disposé à regarder comme sans fondements tous les phénomènes auxquels croient les spiritualistes ; aussi pendant bien des années ne fit-il aucune profession publique indiquant un changement dans son attitude à leur égard. En janvier 1894, même, quand il parla à l'Alliance spiritualiste de Londres, dans Saint-James Hall, au sujet de la médiumnité de M. Stainton

Moses, il se tint sur une telle réserve que pas le moindre mot ne put indiquer sa pensée intime sur l'origine spirituelle des communications de M. Moses.

Et pourtant il était alors hésitant entre deux opinions, car, plusieurs années auparavant, il nous avait assuré confidentiellement qu'il croyait à la possibilité de la communion spirituelle. Il n'avait pas encore obtenu de preuve suffisante pour dire qu'il *savait* d'une façon absolue, et tant que sa *croyance* ne pouvait céder le pas à la connaissance positive, il hésitait à exprimer sa foi publiquement et sans réserves, même à la Société dont les intérêts lui tenaient tant à cœur, de crainte que ses membres ne fussent pas prêts en général à une telle déclaration. A la fin, il acquit cette connaissance positive par la médiumnité de Mme Thompson, dont la vie privée, qu'il connaissait bien, lui garantissait la plus entière bonne foi. Depuis cette époque il se consacra à l'examen de ses merveilleuses facultés psychiques, qui eut pour résultats, comme nos lecteurs le savent, qu'après un grand nombre de séances, s'étendant sur une période de deux à trois ans, séances souvent très pénibles pour Mme T. et sans aucune rémunération, il n'éprouva plus aucune hésitation à avouer sa pleine conviction de la réalité des rapports avec les désincarnés, conviction qui lui procura une consolation sans bornes, et embellit grandement ses dernières années. Cela se trouve clairement indiqué dans une lettre qu'il adressa, en décembre 1899, de San Remo, à Mme Thompson :

« Votre vision, disait-il, m'a profondément touché, je dirais presque, effrayé. C'est une pensée de grande espérance pour les hommes que grâce à votre sincérité, votre humilité et les dons de Dieu, vous puissiez être entrée dans l'intimité d'Esprits dont vous pouvez apprécier la haute pureté mieux que moi-même qui eut le privilège de les connaître sur terre. C'est à devenir comme « un petit enfant » et « à entrer ainsi dans le royaume des Cieux. »

Deux jours plus tard, il écrivait à Mme Thompson :

« Une lettre comme la vôtre du 7 décembre, vous fait sentir que l'Univers est une chose étonnante et sacrée, et que nous qui recevons de telles faveurs, nous ne sommes que de pauvres créatures. Vous et moi, vous directement et moi par votre intervention, nous avons été distingués par une « grâce » qui dépasse nos conceptions. Je sais que nous le comprenons tous les deux, et que ce sentiment nous rend humbles par la crainte que cette gloire ne se cache de nouveau pour nous. J'espère que parmi tout ce que vous entendrez dans les « localités célestes » il y aura beaucoup de paroles de sagesse et de vérité, et de temps en temps quelques mots pour moi. »

Ces expressions indiquent clairement la confiance inébranlable de M. Myers en Mme Thompson, et sa croyance implicite à la réalité des communications

qui lui parvenaient ainsi de l'autre côté, croyance qui résultait pour lui de plusieurs preuves convaincantes d'identité qu'il reçut d'amis disparus, mais dont nous ne pouvons publier les détails. Dans cette même lettre, M. Myers parle d'une communication qu'il reçut d'un des Esprits familiers de Mme Thompson, sa fille décédée, Nelly, qui les entretenait de son prochain départ :

« Nelly ne nous quittera pas tout à fait ! Assurez-la de mon affection et dites-lui que j'espère qu'elle viendra toujours me voir, et que je pourrai la revoir dans l'autre monde. Remerciez-la autant qu'on peut remercier un Esprit doux et innocent qui est venu secourir celui qui avait besoin d'aide. »

Voilà du Spiritisme tout pur. Et jamais conversion ne fut plus complète !

Au cours d'une conversation avec Mme Thompson, elle nous apprit que le mercredi 5 décembre dernier, causant avec M. Myers dans son jardin à Cambridge, il lui demanda si elle voudrait continuer son œuvre médianimique lorsqu'il serait mort, parce que les Esprits lui avaient promis qu'il pourrait communiquer par son intermédiaire. Elle répondit : « Volontiers, mais dites-moi clairement, si vous croyez réellement qu'il y ait des Esprits qui reviennent. » M. Myers répondit : « Oui, je crois qu'il y a des Esprits, et de plus, je crois à leur identité, vous pouvez le dire à qui vous voudrez. »

Mme Thompson dit qu'elle savait alors que c'était pour la dernière fois qu'elle parlait à M. Myers, et que de son côté il avait conscience qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre ; mais il ne craignait pas le changement et le considérait même avec désir. « La mort, disait-il, n'est pour moi qu'une promenade dans la chambre voisine. » Sa seule crainte était de ne pas garder sa connaissance jusqu'à la fin. Heureusement cette crainte était vaine, comme il résulte de la lettre suivante, écrite à Mme Thompson par Miss Myers, le vendredi 18 janvier dernier :

« Ma chère Madame Thompson,

« Mon père est mort hier soir vers dix heures. Il a eu sa connaissance jusqu'à la fin. Nous l'entourions tous et il nous parlait avec calme et courage. Ma mère ne l'a pas quitté un instant ; elle a été et est encore calme, pensant à tous les amis qu'il va retrouver. Le souvenir de tout cela ne me quittera pas de toute ma vie.

« Votre bien affectionnée,

SILVIA MYERS. »

Traduit par G. BERA.

M. Alexandre Delanne est décédé, après une longue et douloureuse maladie, à Paris, à l'âge de 71 ans. Rendez-vous était pris le 5 mars 1901, à midi précis, à la maison mortuaire, la lettre de faire part indiquait que c'était là

une cérémonie spirite, un enterrement civil, et portait la belle et noble devise d'Allan Kardec : Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.

Une longue théorie de spirites a tenu à accompagner au cimetière de Bagneux, ce vétéran du spiritisme, que, depuis 1858, nous avons vu sur la brèche, défendant nos doctrines avec un entrain inouï ; sur sa tombe on a prononcé de justes et sages paroles.

Voyageur pour sa maison, dans chaque ville, après avoir expédié ses affaires, envoyé ses commandes à Paris, bien vite il s'occupait de la propagande et la faisait bien ; il visitait les spirites, assistait à leurs séances et y discourait. A table d'hôte et en chemin de fer, cet homme infatigable parlait de la philosophie qui lui était chère. Avec Mme Delanne, pendant trente ans au moins, ils ont dirigé le groupe qu'ils avaient créé et qui fut très suivi Mme Delanne étant excellent médium. Ce furent des apôtres véritables.

A notre collègue, M. Gabriel Delanne, nous envoyons nos regrets, et nos vœux pour l'avancement spirituel de son père dans l'Au delà.

A Neuilly-sur-Seine, le 3 mars 1901, est décédé le Général Henrion-Berthier, âgé de 84 ans, maire de Neuilly-sur-Seine, auquel la municipalité et la population reconnaissante ont fait des funérailles splendides pour le remercier du bien qu'il a fait à leur belle ville pendant de si longues années. Une foule de généraux, venus de Paris, et les sommités politiques de nos grandes administrations suivirent le convoi avec presque tout Neuilly qui compte 45 mille habitants.

Ce grand honnête homme, si intègre, était spirite et ne le promulgait pas, vu ses ennemis politiques ; Mme Henrion Bertier fut un excellent médium, et avant sa longue maladie, nous avons assisté chez elle à des séances intéressantes.

P. G. LEYMARIE

Encore un véritable apôtre parti dans l'Au delà ! La mort fauche les plus actifs, les plus sages, les plus justes, les plus clairvoyants, les plus généreux et tel était CHARLES FRITZ, l'un des directeurs du mouvement spirite en Belgique, et principalement du bassin de Charleroi depuis quelques années ; qui remplacera cet actif, ce convaincu, ce propagateur éclairé si ferme et si doux qui portait partout son action et sa parole ?

Nos bons guides en susciteront un, peut-être, mais les Charles Fritz sont difficiles à créer, vu leur longue expérience, la juste mesure dans l'expression, la dignité acquise pour bien recevoir.

Il est mort le 6 mars 1901, après une longue et pénible maladie, quittant une famille nombreuse, très unie, M. et Mme Fritz lui ayant toujours ensei-

gné la solidarité, l'amour des uns des autres, le désintéressement comme le vrai spirite doit le pratiquer dans la famille et dans l'humanité.

Charles est un fidèle de la première heure, il était à la propagande dès le début, avec son frère; sa femme le secondait toujours; Ostende, la Province d'Anvers, la province de Liège, celle de Namur et du Brabant l'ont toujours vu sur la brèche, parlant haut comme un homme qui sait; il y allait généreusement de ses deniers, fondait des journaux pour instruire les groupes spirites. C'est un caractère, une des figures les plus connues de la Belgique.

Ce juste a un pénétrant brillant comme ceux des grands esprits; son Aura rayonne et, devant lui, tous les accès de l'Au-delà sont ouverts. « Place à l'esprit imprégné de l'esprit de justice! s'écrient les gardiens des temples sacrés; et Charles vient se placer parmi ses pareils, ses grands précurseurs qui lui tendent les bras et l'accueillent comme il le mérite. Il a sa récompense, et se préparera à d'autres travaux car sur cette terre, nous avons besoin d'hommes tels que lui.

A Mme Ch. Fritz, à toute sa famille (nos frères), sympathie; aux spirites de Charleroi, nos regrets bien sentis et ceux de tous les spirites français et étrangers qui honoraient le caractère du brave et courageux Ch. Fritz.

Le mercredi, 13 mars courant, nous avons accompagné au cimetière du Père-Lachaise, les restes mortels de *Jean Bouvéry*, décédé à l'âge de 54 ans, à la Maison de santé Dubois.

Je n'ai connu la triste nouvelle que quelques heures avant la cérémonie funèbre, et je le regrette vivement, car il ne m'a pas été possible d'en informer ses nombreux amis.

J'espérais pourtant que la plupart d'entre eux en avaient été avisés. Mais cela n'avait pu se faire, aucune liste d'adresses n'ayant été trouvée par les organisateurs.

Aucun des nôtres ne se trouvait donc avec moi au départ du cortège, si ce n'est Mme Valentine Martin, qui portait au défunt une affectueuse estime.

Plus tard, au cimetière, est venu se joindre à nous un vieux militant, qui depuis longtemps connaissait et appréciait Bouvéry. C'est M. B. Martin, le directeur du *Moniteur spirite et magnétique*, qui souffrant et peu valide, est néanmoins venu accompagné de Mme Martin, sa femme.

N'était-ce pas vraiment une triste ironie de voir un tel apôtre de la cause spirite pour laquelle il a sacrifié ses intérêts et sa santé, s'en aller de ce monde sans l'entourage de ses frères en doctrine.

Déjà, pendant le congrès spiritualiste, à la création duquel il a largement participé, une douloureuse maladie l'avait empêché d'assister à nos réunions. Selon sa volonté, formellement exprimée, son corps a été incinéré.

A. AUZANNEAU.

Les paroles prononcées par M. Auzanneau seront insérées dans la Revue de mai.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE